

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

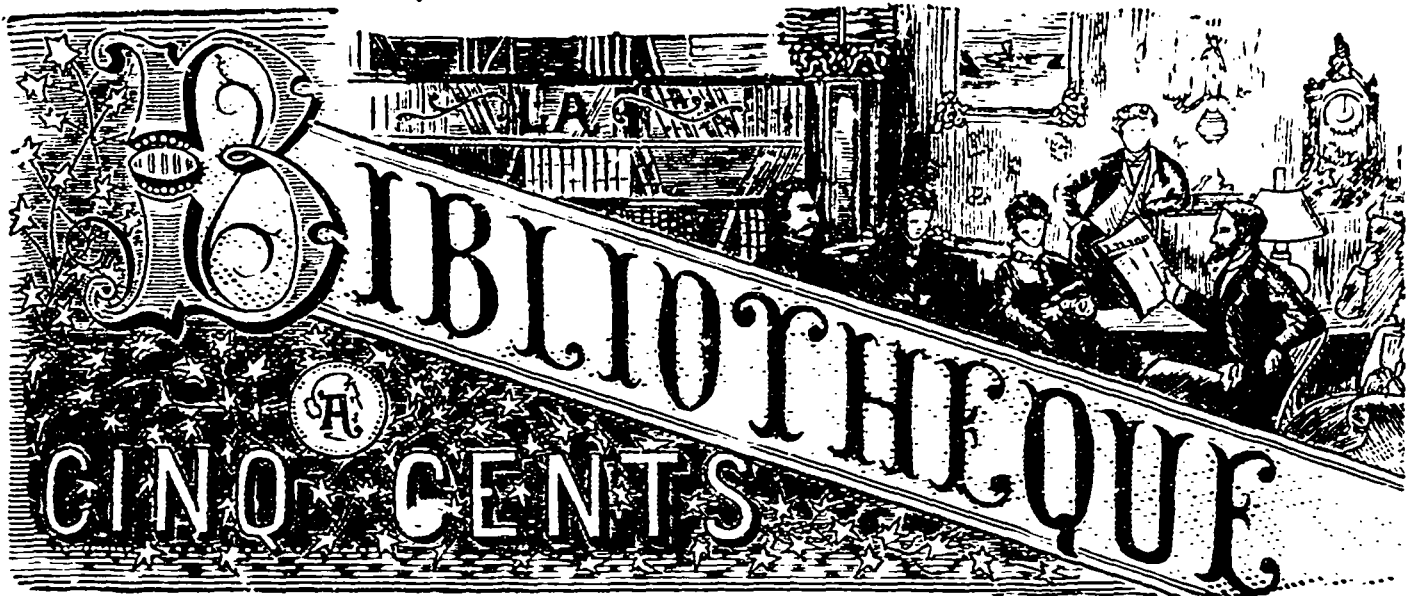
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/
Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/
Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- ☒ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- ☒ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- ☐ Coloured pages/
Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/
Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/
Pages détachées
- ☒ Showthrough/
Transparence
- ☐ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/
Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
☐	☐	☐	☐	☒	☐
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publié par POIRIER, BÉGIN & C^{ie}, 1540, rue Notre-Dame

Vol I

{ PAR AN
\$2.50 }

MONTREAL, 15 JUILLET 1886

{ UN NUMERO
5 CENTS! }

No. 15

L'ÉPAVE DU CYNTHIA

Par JULES VERNE et ANDRÉ LAURIE



Un jeune garçon d'une douzaine d'années quitta le premier banc et se rapprocha de la chaire.



Debout dès le point du jour, il courait au port, longeait les quais, accostait les navires en rade, cherchant et collectionnant sans relâche les renseignements les plus minutieux.

L'ÉPAVE DU CYNTHIA

PAR JULES VERNE ET ANDRÉ LAURIB

CHAPITRE PREMIER.

L'ANI DE M. MALARIUS.

Il n'y a probablement, ni en Europe ni ailleurs, un savant dont la physionomie soit plus universellement connue que celle du docteur Schwaryencrona, de Stockholm ; son portrait, reproduit par les marchands au-dessous de sa marque de fabrique sur des millions de bouteilles cachetées de vert, circule avec elles jusqu'aux confins du globe.

La vérité oblige à dire que ces bouteilles ne contiennent que de l'huile de foie de morue, médicament estimable et même bienfaisant, qui, pour les habitants de la Norvège, représente tous les ans, en *kroners*, ou "couronnes" de la valeur de vingt huit cents, des totaux de sept à huit chiffres.

Jadis cette fabrication était aux mains des pêcheurs. Aujourd'hui les procédés d'extraction sont plus scientifiques et le prince de cette industrie spéciale est précisément le célèbre docteur Schwaryencrona.

Il n'est personne qui n'ait remarqué cette barbe en pointe, cette paire de lunettes, ce nez crochu et ce bonnet de loutre. La gravure n'est peut-être pas des plus fines, mais il est certain qu'elle est d'une ressemblance frappante. A preuve ce qui arriva un jour dans l'école primaire de Noroë, sur la côte occidentale de Norvège, à quelques lieues de Bergen.

Deux heures après-midi venaient de sonner. Les élèves étaient en classe dans la grande salle sablée, — les filles à gauche et les garçons à droite, — occupés à suivre au tableau noir la démonstration d'une théorie que leur faisait le maître, M. Malarius, quand soudain la porte s'ouvrit, et une pelisse fourrée, bottes fourrées, gants fourrés, bonnet de loutre, se présenta sur le seuil.

Aussitôt les élèves de se lever avec respect, comme il convient lorsqu'un visiteur pénètre dans une classe. Aucun d'eux n'avait jamais vu le nouveau venu. Tous, pourtant, ils chuchotèrent en l'apercevant :

"M. le docteur Schwaryencrona !"

Tant était grande la ressemblance du portrait gravé sur les bouteilles du docteur !

Il faut dire que les élèves de M. Malarius avaient à peu près constamment ces bouteilles sous les yeux, par la raison que l'une des principales usines du docteur se trouve précisément établie à Noroë. Mais enfin, il n'en est pas moins vrai que, depuis des années, le savant homme n'avait pas mis le pied dans le pays, et que pas un des enfants ne pouvait se flatter jusqu'à ce jour de l'avoir aperçu en chair et en os.

Ce qui les étonnait et même les désolait, pointait un peu, c'était de trouver dans le docteur un homme de taille ordinaire et moyenne, au lieu du géant qu'ils auraient plutôt imaginé. Comment un savant aussi illustre pouvait-il se contenter d'une stature de cinq pieds trois pouces ? A peine sa tête grise arrivait-elle à l'épaule de M. Malarius. Et pourtant M. Malarius était déjà voûté par l'âge. Mais il était bien plus maigre que le docteur, ce qui le faisait paraître deux fois plus grand. Lui aussi, il portait des lunettes, qui ne vous transperçaient pas comme celles du docteur, et à travers lesquelles ses yeux bleus semblaient contempler toutes choses avec une bienveillance inépuisable.

De mémoire d'écoulier, M. Malarius n'avait puni un de ses élèves. Ce qui ne l'empêchait pas d'être respecté à force d'être aimé. C'était un si brave cœur, et tout le monde le savait si bien ! On n'ignorait pas, à Noroë, qu'en sa jeunesse, il avait passé de brillants examens, et que, lui aussi, il aurait pu prendre des grades, devenir *herr professor* dans une grande université, conquérir honneurs et fortune. Mais il avait une

sœur, la pauvre Kristina, toujours malade et souffreteuse. Et, comme elle n'aurait voulu pour rien au monde quitter son village, comme elle avait peur de la ville et craignait d'y mourir, M. Malarius s'était tout doucement sacrifié. Il avait accepté les rudes et humbles fonctions de maître d'école. Absorbé par des travaux personnels dont il oubliait de faire part au monde, il trouvait un plaisir suprême à être un instituteur modèle, à avoir l'école la mieux tenue du pays, et surtout à sortir du domaine de l'enseignement primaire pour aborder des leçons plus relevées. Il aimait à pousser les études de ses meilleurs élèves, à les initier aux sciences, aux littératures anciennes et modernes, à tout ce qui est habituellement le lot des classes riches ou aisées et non pas celui des pêcheurs et des paysans.

"Pourquoi ce qui est bon aux uns ne le serait-il pas aux autres ! disait-il. Si les pauvres gens n'ont pas toutes les joies d'ici-bas, pourquoi leur refuser celle de nommer l'étoile qui les guide sur les océans ou la plante qu'ils fouent à terre ! Le métier viendra assez tôt les prendre à la gorge et les courber sur le sillon ! Qu'au moins leur enfance ait bu à ces sources pures et participé à ce patrimoine commun des hommes !"

En plus d'un pays, on eût jugé ce système imprudent, propre à dégoûter les humbles de la modestie de leur lot et à les jeter dans les aventures. Mais, en Norvège, personne ne songe à s'inquiéter de ces choses. Aussi sont-elles plus fréquentes qu'on ne pourrait le croire. Nulle part elles ne sont poussées aussi loin, dans les plus pauvres écoles rurales comme dans les collèges. Aussi la péninsule scandinave peut-elle se flatter de produire, proportionnellement à sa population, plus de savants et plus d'hommes distingués dans tous les genres que n'importe quelle autre région de l'Europe.

Mais peut-être est-il temps de revenir au docteur Schwaryencrona.

Si les élèves avaient été prompts à le reconnaître, sans l'avoir jamais vu, il n'en était pas de même de leur instituteur, qui pourtant le connaissait de longue date.

"Eh ! bonjour, mon cher Malarius ! s'écria cordialement le visiteur en s'avancant, la main ouverte, vers le maître d'école.

— Monsieur, soyez le bienvenu, répondit celui-ci un peu interdit, un peu timide comme tous les solitaires...

— Quoi !... Ai-je donc tant changé depuis que nous courions ensemble sur la neige !... As-tu donc oublié la pension Krauss, et faut-il vraiment que je te nomme ton camarade et ton ami ?

— Schwaryencrona ! s'écria M. Malarius. Est-il possible ! Est-ce bien toi !... Est-ce vous, monsieur le docteur ?

Oh ! je t'en prie, trêve aux cérémonies !... Oui, je sais bien !... Le temps passe, et nous avons un peu changé tous les deux, en trente ans !... Mais le cœur est resté jeune, n'est-ce pas ? et il y a toujours un petit coin pour ceux qu'on a appris à aimer, quand on mangeait côte à côte le pain sec de la vingtième année !"

Et le docteur riait, et il serrait les deux mains de M. Malarius, qui, de son côté, avait les yeux tout humides de larmes.

"Mon cher ami, mon bon, mon excellent docteur ! disait-il. Nous n'allons pas rester ici. Je vais donner congé à tous ces malandrins, qui n'en seront pas fâchés, assurément, et nous passerons chez moi..."

— Point du tout, déclara le docteur en se retournant vers les élèves, qui suivaient avec un vif intérêt les détails de cette scène. Je ne dois ni te déranger dans tes travaux ni troubler les études de cette belle jeunesse !... Si tu veux me faire un grand plaisir, tu me permettra de m'asseoir ici, près de toi, et tu reprendras ta leçon..."

— Volontiers, répondit M. Malarius ; mais, à vrai dire, je n'aurai plus guère le cœur à la géométrie, et, après avoir parlé congé à ces gamins, je me fais un peu scrupule de rétracter le mot !... Il y aurait un moyen de tout concilier. C'est que le docteur Schwaryencrona daignât faire à mes élèves l'honneur de les interroger sur leurs études, et puis, qu'il leur donnât la volée pour aujourd'hui !...

— Excellente idée !... C'est entendu !... Me voici passé inspecteur !"

Puis, s'adressant à toute la classe :

— « Voyons, quel est le meilleur élève ? demanda le docteur en s'installant dans le fauteuil du maître.

— Erik Hersebom ! répondirent sans hésiter une cinquantaine de voix fraîches.

— Ah ! c'est Erik Hersebom !... Eh bien, Erik Hersebom, voulez-vous venir ici ? »

Un jeune garçon d'une douzaine d'années quitta le premier banc et se rapprocha de la chaire. C'était un enfant sérieux et grave, dont la physionomie pensive et les grands yeux profonds, qui auraient été remarqués partout, paraissaient surtout remarquables au milieu des têtes blondes qui l'entouraient. Tandis que ses camarades des deux sexes avaient tous des cheveux couleur de lin, des teints roses, des yeux verts ou bleus, ses cheveux à lui étaient châtains foncés, comme son regard, et sa peau brune. Il n'avait pas les pommettes saillantes, le nez court et l'allure massive des enfants de la Scandinavie. En un mot, pour les caractères physiques, il se distinguait de la race si originale et si nettement marquée à laquelle appartenaient ses condisciples.

Il n'est pas un physiologiste qui n'eût été frappé d'emblée de ces particularités, comme le fut le docteur Schwaryencrona.

Cependant, il n'avait au premier abord aucun motif de s'y arrêter. Aussi se mit-il simplement en devoir de procéder à son examen.

— « Par où commencerons-nous ? Par la grammaire ? demanda-t-il au jeune garçon.

— Je suis aux ordres de monsieur le docteur, » répondit modestement Erik.

Le docteur lui posa deux questions fort simples et fut étonné de voir qu'il répondait en donnant la solution, non seulement pour la langue suédoise, mais pour le français et l'anglais. C'est une habitude qu'on prenait avec M. Malarius. Il prétendait qu'il était presque aussi aisé d'apprendre trois langues à la fois que d'en apprendre une seule.

— « Tu leur enseignes donc le français et l'anglais ? dit le docteur, en se retournant vers son ami.

— Pourquoi pas, avec les éléments du grec et du latin ?... Je ne vois pas le mal que cela peut leur faire.

— Moi non plus ! » s'écria le docteur en riant.

Et il ouvrit au hasard un volume de Cicéron dont Erik Hersebom traduisit fort bien quelques phrases.

Il était question dans ce passage de la ciguë bue par Socrate. M. Malarius pria le docteur de se faire dire de quelle famille était cette plante. Erik déclara sans hésiter qu'elle était de la famille des ombellifères, tribu des smyrnies, et il en indiqua tous les caractères.

De la botanique on passa à la géométrie. Erik donna en fort bons termes la démonstration du théorème relatif à la somme des angles d'un triangle.

Le docteur allait de surprise en surprise.

— « Parlons un peu géographie, reprit-il. Quelle est la mer qui borne au nord la Scandinavie, la Russie et la Sibérie ?

— C'est l'Océan Glacial arctique.

— Et quelles sont les mers avec lesquelles cet océan est en communication ?

— L'Atlantique à l'ouest et le Pacifique à l'est.

— Voulez-vous me citer deux ou trois ports importants sur le Pacifique ?

— Je citerai Yokohama au Japon, Melbourne en Australie, San-Francisco dans l'Etat de Californie.

— Eh bien, puisque l'Océan Glacial arctique communique d'une part avec l'Atlantique qui baigne nos côtes, d'autre part avec le Pacifique, — ne pensez-vous pas que le chemin le plus court pour se rendre à Yokohama ou à San-Francisco serait cette mer arctique ?

— Assurément, monsieur le docteur, répondit Erik, ce serait le chemin le plus court, s'il était praticable. Mais jusqu'ici tous les navigateurs qui ont tenté de le suivre se sont trouvés arrêtés par les glaces, et ils ont dû renoncer à l'entreprise, quand ils n'y ont pas rencontré la mort,

— Vous dites qu'on a souvent tenté de découvrir le passage nord-est ?

— Une cinquantaine de fois depuis trois siècles, et toujours en vain.

Et Erik résuma dans l'ordre chronologique ces expéditions successives.

— Il faut donc renoncer sans retour au passage nord-est ?

— C'est du moins la conclusion qui semble résulter de ces tentatives si nombreuses et toujours impuissantes. On dit pourtant que notre grand voyageur Nordenskiöld songe à renouveler l'entreprise, après s'y être préparé par des explorations partielles dans les mers arctiques. Si le fait est vrai, c'est que la chose lui paraît réalisable. Et si telle est son opinion, il est assez compétent pour qu'on le prenne au sérieux.

Le docteur Schwaryencrona se trouvait être un des chauds admirateurs de Nordenskiöld ; c'est pourquoi il avait mis l'entretien sur le passage nord-est. Aussi fut-il ravi de cette réponse.

Son regard s'était fixé sur Erik Hersebom avec l'expression du plus vif intérêt.

— « Où avez-vous donc appris toutes ces choses, mon enfant ? lui demanda-t-il, après un assez long silence.

— Ici, monsieur le docteur, répondit Erik, surpris de la question.

— Vous n'avez jamais appartenu à aucune autre école ?

— Assurément non.

— M. Malarius a le droit d'être fier de vous ! reprit le docteur en se retournant vers le maître.

— Je suis très content d'Erik, dit celui-ci. Il y a bientôt huit ans qu'il est mon élève, car je l'ai eu tout petit, et il a toujours été le premier de sa section.

Le docteur était retombé dans son silence. Ses yeux perçants restaient attachés sur Erik avec une intensité singulière. Il semblait poursuivre la solution d'un problème qu'il ne jugea pas à propos d'énoncer à haute voix.

— « Il n'est pas possible de mieux répondre à mes questions, et je crois inutile de poursuivre cet examen ! dit-il enfin. Je ne retarderai donc pas votre congé, mes enfants, et, puisque M. Malarius le veut bien, nous en resterons là pour aujourd'hui. »

CHAPITRE II

CHEZ UN PÊCHEUR DE NOROË.

La maison de maaster Hersebom, comme toutes celles de Noroë, est couverte d'un toit de gazon et construite en énormes troncs de sapin sur le vieux plan scandinave : deux grandes pièces séparées par une allée médiane, conduisant au hangar où s'abritent les canots, les outils de pêche et les tas de dorsels ou petite morue de Norvège et d'Islande, qu'on roule après dessèchement pour les livrer au commerce sous le nom de "rondfish" (poisson rond) et de "stock-fish" (poisson sur bâtons).

Chacune des deux salles sert à la fois de parloir et de chambre à coucher. Des espèces de tiroirs ménagés dans les murs de bois renferment la literie, composée de matelas et de couvertures de peaux qu'on exhibe seulement pour la nuit. Cet arrangement, — autant que la couleur claire des panneaux et la gaieté de la haute cheminée, placée dans un coin, où brûle toujours un grand feu de bois, — donne aux plus humbles demeures un air de propreté et de luxe domestique inconnu aux paysans de l'Europe méridionale.

Ce soir-là, toute la famille était réunie autour du foyer, où mijotait une colossale marmite contenant un mélange de "sillsallat" ou hareng fumé, de saumon et de pommes de terre. Maaster Hersebom, assis dans un haut fauteuil de bois, faisait du filet, selon son habitude invariable, quand il ne se trouvait pas à la mer ou au séchoir. C'était un rude marin, au teint brûlé par les hivers polaires, aux cheveux grisonnants

déjà, quoiqu'il fût encore dans la force de l'âge. Son fils Otto, un grand garçon de quatorze ans, qui lui ressemblait de tout point et paraissait destiné à devenir, lui aussi, un pêcheur émérite, était pour le présent fort occupé à pénétrer les mystères de la règle des trois, en couvrant de chiffres une petite ardoise, d'une grosse patte qui avait l'air de se connaître beaucoup au maniement de l'aviron. Erik, penché sur la table à manger était plongé dans la lecture d'un gros livre d'histoire, prêté par M. Malarius. Tout près de lui, Katrina Hersebom, la bonne femme, filait paisiblement à son rouet, — tandis que la petite Vanda, une blondine de dix à douze ans, assise sur un escabeau, tricôtait avec ardeur un gros bas de laine rouge. A ses pieds, un grand chien d'un blanc jaune, à la fourrure aussi épaisse que celle d'un mouton, dormait couché en rond.

Depuis une heure au moins le silence n'avait pas été rompu; et la lampe de cuivre, alimentée d'huile de poisson, éclairait paisiblement de ses quatre becs tous les détails de ce tranquille intérieur.

Pour dire la vérité, ce silence semblait peser à dame Katrina, qui, depuis quelques instants, manifestait par divers symptômes le besoin de se délier la langue.

Enfin elle n'y tint plus.

"Voilà bien assez de travail pour ce soir, dit-elle. Il est temps de mettre la table et de souper."

Sans un mot de protestation, Erik, prenant son gros livre, alla s'établir plus près de la cheminée, tandis que Vanda, après avoir déposé son tricot, se dirigea vers le buffet et se mit en devoir de prendre assiettes et cuillers.

— Allons ! le souper est servi, mettez-vous à table, dit alors dame Katrina.

Erik prit sa place habituelle à côté de Vanda.

"Le docteur et M. Malarius se tutoient, ils sont donc amis d'enfance ? demanda-t-il.

— Sans doute, répondit le pêcheur en se mettant à table. Ils sont tous deux nés à Noroë, et je me rappelle encore le temps où ils jouaient sur la place de l'école, quoiqu'ils soient mes aînés de quelque dix ans. M. Malarius était le fils du médecin d'alors, et le docteur celui d'un simple pêcheur. Mais il a fait du chemin depuis cette époque ! On dit qu'il est riche à millions aujourd'hui et qu'il habite à Stockholm un véritable palais !... Oh ! l'instruction est une belle chose !"

Sur cet aphorisme, le brave homme s'appretait à planter sa cuiller dans le plat de poisson et de pommes de terre fumantes, quand un coup frappé à la porte arrêta net ce mouvement.

"Peut-on entrer, maître Hersebom ?" criait dans le couloir une voix forte et bien timbrée.

Et, sans attendre la permission, celui-là même dont on venait de parler pénétra dans la salle, apportant avec lui une grande bouffée d'air glacé.

"Monsieur le docteur Schwaryencrona ! s'écrièrent les trois enfants, tandis que le père et la mère se levaient avec empressement.

— Mon cher Hersebom, dit le savant en prenant la main du pêcheur dans les siennes, nous ne nous sommes pas vus depuis longues années ; mais je n'ai pas perdu le souvenir de votre excellent père, et j'ai pensé que je pouvais me présenter chez vous en ami d'enfance !"

Le digne homme, ne savait trop comment répondre à ces paroles. Il se contenta donc de rendre sa poignée de main au docteur avec un sourire de cordiale bienvenue, tandis que sa bonne femme courait au plus pressé.

"Vite, Otto, Erik, aidez monsieur le docteur à ôter sa pelisse, et toi, Vanda, un couvert de plus ! disait-elle, hospitalière comme toutes les ménagères norvégiennes. Monsieur le docteur nous fera bien la faveur de manger un morceau avec nous.

— Ma foi, ce ne serait pas de refus, croyez-le bien, si j'avais le moindre appétit, car voilà un plat de saumon fort tentant !... Mais il n'y a pas une heure que j'ai soupé avec mon

ami Malarius, et je ne serais certes pas venu si tôt si j'avais cru vous trouver encore à table !... Si vous voulez me faire grand plaisir, vous reprendrez vos places et vous fonctionnerez comme si je n'étais pas là.

— Oh ! monsieur le docteur, implora la bonne femme, vous accepterez au moins quelques "snorgas" et une tasse de thé ?

— Va pour la tasse de thé, mais à une condition, c'est que vous dînez d'abord," répondit le docteur en s'installant dans le grand fauteuil qui lui tendait les bras.

Aussitôt Vanda mit discrètement la bouilloire sur le feu et disparut comme un sylphe dans la salle voisine, tandis que toute la famille, se remettait en devoir d'attaquer les vivres.

En deux minutes le docteur se fut mis à l'aise. Tout en tisonnant dans la cheminée et se rôtissant les jambes à la flambée de bois sec que Katrina venait d'y jeter avant de se remettre à table, il causait du vieux temps, des anciens qui avaient disparu, de ceux qui restaient, des changements qui s'étaient opérés dans le pays et à Bergen même. Il se trouvait tout à fait chez lui, et, chose plus remarquable, il avait déjà réussi à remettre maaster Hersebom dans son assiette, — quand Vanda rentra avec un plateau de bois chargé de soucoupes et le présenta si gentiment qu'il n'y eut plus moyen de résister.

C'étaient les fameux "snorgas" de Norvège, — aiguillettes de renne fumé, filets de harengs au poivre rouge, qu'on mange à toute heure pour s'ouvrir l'appétit.

Ceux-là répondaient si bien à leur destination que le docteur, qui en avait goûté par complaisance, se trouva en état de faire honneur aux confitures de mûres sauvages, qui étaient la gloire spéciale de dame Katrina, et fut pris d'une soif que sept à huit tasses de thé sans sucre suffirent à peine à apaiser.

Maaster Hersebom produisit alors une jarre d'excellent "schiedam" qui lui venait d'un acheteur hollandais. Puis, le souper se trouvant terminé, le docteur accepta de la main de son hôte une énorme pipe qu'il bourra et fuma à la satisfaction générale.

Inutile de dire qu'à cette phase des opérations, la glace était depuis longtemps rompue et que le docteur semblait avoir toujours fait partie de la famille. On riait, on bavardait, on était les meilleurs amis du monde, quand dix heures sonnèrent à la vieille horloge de bois verni.

"Ça, mes bons amis, voilà qu'il se fait tard ! dit alors le docteur. Si vous voulez bien maintenant envoyer les enfants au lit, nous causerons d'affaires sérieuses."

Sur un signe de Katrina, Otto, Erik, Vanda, souhaitèrent immédiatement le bonsoir à tous et se retirèrent.

"Vous devez vous demander pourquoi je suis venu ? reprit le docteur, après un instant de silence, en fixant son regard pénétrant sur maaster Hersebom.

— Mon hôte est toujours le bienvenu, répondit sentencieusement le pêcheur.

— Oui, je suis, je sais que l'hospitalité ne se perd pas à Noroë !... Mais enfin, vous vous êtes certainement dit déjà que je dois avoir un motif pour avoir quitté ce soir la compagnie de mon vieil ami Malarius et m'être ainsi présenté chez vous ?... Je gage que dame Hersebom n'est pas sans avoir quelque soupçon de ce motif.

— Nous le saurons quand vous nous l'aurez fait connaître, répliqua diplomatiquement la bonne femme.

— Allons ! fit le docteur avec un soupir, puisque vous ne voulez pas m'aider, il faut que j'arrive tout seul au fait !... Votre fils Erik est un enfant des plus remarquables, maaster Hersebom.

— Je ne me plains pas de lui, répondit le pêcheur.

— Il est singulièrement intelligent et instruit pour son âge, poursuivit le docteur. Je l'ai interrogé aujourd'hui à l'école, et j'ai été très vivement frappé des facultés peu ordinaires de travail et de réflexion que cet examen m'a révélées en lui !... J'ai été frappé aussi, quand j'ai su son nom, de voir comme il vous ressemble peu de visage et comme il ressemble peu aux enfants du pays !"

Le pêcheur et sa femme restaient immobiles et silencieux.

— Bref, reprit le savant avec une certaine impatience, cet enfant ne m'intéresse pas seulement, — il m'intrigue. J'ai causé de lui avec Malarius, j'ai appris qu'il n'est pas votre fils, qu'un naufrage l'a jeté sur nos côtes, que vous l'avez recueilli, élevé et adopté jusqu'au point de lui donner votre nom ! Tout cela est vrai, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le docteur, répondit gravement Hersehom.

— S'il n'est pas notre fils par le sang, il l'est par le cœur et par l'affection ! s'écria Katrina, l'œil humide et la lèvre frémissante. Entre lui et notre Otto, ou notre Vanda, nous ne faisons point de différence ! Nous n'avons jamais songé seulement à nous rappeler qu'il y en eût une !

— Ces sentiments vous font honneur à tous deux, dit le docteur, ému de l'agitation de la brave femme. Mais je vous en prie, mes amis, contez-moi toute l'histoire de l'enfant. Je suis venu pour la savoir, et je ne lui veux que du bien, je vous l'assure.

Le pêcheur, se grattant l'oreille, parut hésiter un instant. Mais, voyant que le docteur attendait son récit avec impatience, il finit par se décider à parler.

— Les choses sont bien ainsi qu'on vous les a contées, dit-il comme à regret. Voilà bientôt douze ans de cela, j'étais allé pêcher au delà de l'îlot, qui masque l'entrée du fiord vers la haute mer !... Après une assez bonne journée, je relevais mes dernières lignes et j'allais hisser ma voile, quand je vis flotter sur les eaux, au soleil couchant, à environ un mille de distance, quelque chose de blanc qui attira mon attention. Au lieu de mettre le cap sur Noroë, j'eus la curiosité de gouverner sur cette chose blanche et de voir ce que c'était. En dix minutes je l'avais rejointe. L'objet qui flottait ainsi, porté vers la côte par la marée montante, était un petit berceau d'osier, enveloppé d'une housse de mousseline et bien attaché sur une bouée. Je m'en rapprochai jusqu'à portée de la main, je saisis la bouée, je la tirai de l'eau, et j'aperçus alors dans le berceau un pauvre bébé de sept à huit mois, qui dormait à poings fermés ! Il était bien un peu pâlot et froid, mais paraissait n'avoir pas trop souffert de son aventureux voyage, s'il fallait en juger par la vigueur avec laquelle il se mit à brailier en s'éveillant, aussitôt qu'il ne se sentit plus bercé par les vagues. Nous avions déjà notre Otto, et je savais comment se gouvernent ces montards. Je m'empressai donc de faire une poupée avec un bout de chiffon, de la tremper dans un peu d'eau coupée de brandevin et de la lui donner à sucer !... Il se calma tout de suite et parut accepter ce cordial avec un véritable plaisir. Mais j'avais comme une idée qu'il ne s'en contenterait pas longtemps. Aussi, n'eus-je rien de plus pressé que de rentrer à Noroë. J'avais, bien entendu, détaché le berceau, et je l'avais déposé à mes pieds dans le fond du bateau. Tout en tenant l'écoute de ma voile, je regardais le pauvre petit être, et je me demandais d'où il pouvait bien venir. D'un navire naufragé, sans nul doute ! La mer avait été très mauvaise dans la nuit, et les désastres avaient dû se compter par douzaines. Mais comment cet enfant avait-il échappé au sort de ceux qui avaient charge de lui ? Comment avait-on pu songer à l'attacher sur une bouée ? Qu'étaient devenu son père, sa mère ? Autant de questions qui devaient toujours rester sans réponse. Bref, une demi-heure plus tard, j'étais au logis et je remettais ma trouvaille à Katrina ! Il était si gentil, si souriant, si rose, que, ma foi, nous nous mîmes tout de suite à l'aimer comme s'il avait été à nous !... Et puis voilà !... Nous l'avons gardé, nous l'avons élevé, et nous n'avons jamais fait de différence entre lui et nos deux enfants !... Pas vrai, femme !... ajouta maister Hersehom en se tournant vers Katrina.

— Bien sûr, le pauvre petit ! répondit la ménagère en s'es-suyant les yeux, que ces souvenirs remplissaient de larmes. Et c'est bien notre enfant, aussi, puisque nous l'avons adopté ! Je ne sais pas pourquoi M. Malarius est allé dire le contraire !

C'est vrai ! appuya Hersehom. Est-ce que cela regarde personne autre que nous ?

— A coup sûr, répliqua le docteur du ton le plus conciliant mais il ne faut pas accuser Malarius d'indiscrétion. C'est moi qui ai été frappé de la physionomie de l'enfant et qui ai demandé confidentiellement au maître de me dire son histoire. Malarius ne m'a pas laissé ignorer qu'Erik se croyait votre fils. Aussi, vous voyez que j'ai eu soin de ne pas parler devant le garçon. Vous dites qu'il pouvait être âgé de sept à huit mois quand vous l'avez recueilli ?

— A peu près ! dit Hersehom.

— Oh ! c'était un enfant superbe ! reprit vivement Katrina, blanc, ferme, bien râblé !... Et des bras, et des jambes !... Il fallait voir !...

— Comment était-il vêtu ? demanda le docteur Schwaryen-crona.

Hersehom ne répondit pas, mais sa femme montra moins de discrétion.

— Comme un petit prince ! s'écria-t-elle. Figurez-vous, monsieur le docteur, une robe de piqué toute garnie de dentelles, une pelisse doublée de satin, comme le fils du roi ne pourrait pas en avoir de plus belle, un petit bonnet plissé, une capote de velours blanc !... Tout ce qu'il y a de beau !... Du reste, vous pouvez en juger, car j'ai tout gardé intact. Son trousseau est là, et je vais vous le montrer.

Tout en parlant, la digne femme s'était agenouillée devant un grand coffre de chêne à serrure antique, et elle cherchait activement dans un des compartiments.

Elle en tira un à un tous les vêtements annoncés, qu'elle déploya avec orgueil sous les yeux du docteur. Toutes les pièces étaient marquées d'un chiffre élégamment brodé aux initiales E. D., comme le docteur le vit d'un coup d'œil.

— E. D. ! Est-ce pour cela que vous avez donné à l'enfant le nom d'Erik ? demanda-t-il.

— Précisément, répondit Katrina, que cette exhibition mettait visiblement en joie, tandis qu'elle semblait assombrir le visage de son mari. Et voici le plus beau, ce qu'il avait autour du cou !... ajouta-t-elle en tirant de la cachette un hochet d'or et de corail rose, suspendu à une petite chaînette.

Les initiales E. D. s'y retrouvaient entourées d'une devise latine : *Semper idem*.

— Nous avions pensé d'abord que c'était le nom du bébé, reprit-elle en voyant le docteur déchiffrer cette devise ; mais M. Malarius nous a appris que cela voulait dire : "Toujours le même."

— M. Malarius vous a dit la vérité, répondit le docteur. Il est clair que l'enfant appartenait à une famille riche, ajouta-t-il. Vous n'avez aucune idée du pays d'où il pouvait venir ?

— Comment voulez-vous savoir rien de pareil ? répliqua Hersehom, puisque c'est en mer que j'ai fait la trouvaille !

— Oui, mais le berceau était attaché sur une bouée, n'avez-vous dit, et c'est l'usage, dans toutes les marines, d'insérer sur les bouées le nom du navire auquel elles appartiennent ! riposta le docteur en fixant de nouveau ses yeux pénétrants sur ceux du marin.

— Sans doute, répondit celui-ci en baissant la tête.

— Eh bien, cette bouée, quel nom portait-elle ?

— Dame, monsieur le docteur, je ne suis pas savant, moi !... Je sais bien lire un peu ma propre langue, mais les langues étrangères, bonsoir !... Et puis, il y a si longtemps de cela !

— Cependant, vous devez vous rappeler à peu près !... Voyons, maister Hersehom, un petit effort. Le nom inscrit sur la bouée n'était-il pas *Cynthia* ?

— Je crois bien que c'était quelque chose dans ce genre, répondit vaguement le pêcheur.

— C'est un nom étranger !... De quel pays, à votre jugement, maister Hersehom ?

— Est-ce que je sais, moi !... répliqua le bonhomme d'un ton de plus en plus bourru.

— Je croirais assez volontiers que c'est un nom anglais ou

allemand, dit le docteur. Ce serait facile à décider d'après la forme des lettres, si je voyais la bouée. Vous ne l'avez pas conservée ?

—Ma foi, non ! Il y a beau temps qu'elle est brûlée ! s'écria triomphalement Hersebon.

—D'après les souvenirs de Malarius, les lettres étaient romaines, dit le docteur comme se parlant à lui-même, et le chiffre du linge l'est certainement. Il est donc probable que le *Cynthia* n'était pas un navire allemand. Je penche pour un navire anglais. N'est-ce pas votre avis, maaster Hersebon ?

—Ah bien ? voilà de quoi je m'inquiète peu ! répliqua le pêcheur. Il y a beau temps, selon toute apparence, qu'il a dit son secret à l'Océan.

On aurait véritablement pu croire que maaster Hersebon était ravi de savoir ce secret au-dessous du niveau des mers.

—Enfin, vous n'êtes pas sans avoir tenté quelques efforts pour retrouver la famille de l'enfant ? dit le docteur, dont les lunettes semblèrent à ce moment briller d'une profonde ironie. Vous aurez écrit au gouverneur de Bergen, fait insérer une annonce dans les journaux ?

—Moi ! s'écria le pêcheur, je n'ai rien fait de pareil !... Dieu sait d'où venait le bébé, et qui s'en inquiétait !... Mettez-vous à ma place, monsieur le docteur... Je ne suis pas millionnaire, moi ! Bien sûr, quand nous aurions dépensé tout notre avoir, nous n'aurions rien découvert !... On a fait de son mieux, on a élevé le petit comme son propre fils, on l'a aimé, choyé...

—Plus encore que les deux autres, s'il est possible !... interrompit Katrina en s'essuyant les yeux du coin de son tablier.

—Dame Hersebon, vous ne me ferez pas cette injure de supposer que vos bontés pour le pauvre petit naufragé m'inspirent une autre sentiment que la plus vive admiration ! s'écria le docteur. Mais si vous voulez que je parle avec une entière franchise, je crois que cette tendresse même vous a aveuglés sur votre devoir ! Ce dernier étant avant tout de rechercher la famille de l'enfant dans la mesure de vos forces !

Il y eut un grand silence.

—C'est possible ! dit enfin maaster Hersebon qui avait courbé la tête sous ce reproche. Mais ce qui est fait est fait ! Maintenant notre Erik est bien à nous, et je ne tiens pas du tout à lui parler de ces vieilles histoires.

—Soyez sans crainte, ce n'est pas moi qui trahirai votre confiance ! répliqua le docteur en se levant. Il se fait tard... Je vais vous quitter, mes bons amis, et je vous souhaite une bonne nuit,—une nuit sans remords," ajouta-t-il gravement.

Hersebon resta un instant sur le seuil, le regardant s'éloigner à la clarté de la lune.

"Diable d'homme !" murmura-t-il entre ses dents, quand il se décida enfin à refermer sa porte.

CHAPITRE III

LES IDÉES DE MAASTER HERSEBOM.

Le lendemain matin, le docteur Schwaryencrona finissait de déjeuner, quand il vit entrer un personnage dans lequel il eut d'abord quelque peine à reconnaître maaster Hersebon.

Revêtu de son costume de cérémonie, le pêcheur différait déjà beaucoup de ce qu'il était sous sa veste de travail. Mais ce qui achevait de le changer, c'était l'air profondément triste et humilié de sa physionomie. Il avait les yeux rouges et semblait n'avoir pas dormi de la nuit.

Tel était effectivement son cas. Maaster Hersebon, qui jusqu'à ce jour n'avait jamais eu le moindre remords de conscience, venait de passer sur son matelas de cuir de bien tristes heures. Vers le matin, il avait échangé les plus douloureuses réflexions avec dame Katrina, qui, elle non plus, n'avait pas fermé l'œil.

"Femme, je pense à ce que nous a dit le docteur ! s'était-il écrié au bout de plusieurs heures d'insomnie.

—J'y pense aussi depuis qu'il est parti, avait répondu la digne ménagère.

—M'est avis qu'il y a une part de vrai dans tout cela, et que nous avons peut-être été plus égoïstes que nous ne pensions ! Qui sait si le petit n'a pas droit à quelque grande fortune dont il est privé par notre négligence ?... Qui sait s'il n'est pas pleuré depuis douze ans par une famille qui pourrait à juste titre nous accuser de n'avoir rien tenté pour le lui rendre ?

—C'est précisément ce que je me répète, répondit Katrina en soupirant. Si sa mère vit, la pauvre femme, quel affreux chagrin ça doit être pour elle de croire son enfant noyé !

Je me mets à sa place, et je suppose que nous ayons ainsi perdu notre Otto !... Jamais nous ne nous serions consolés !

—La mère n'est pas encore tout ce qui m'inquiète, car, selon toute apparence, elle est morte, reprit Hersebon après un silence entrecoupé de part et d'autre de nouveaux soupirs. Comment supposer qu'un enfant de cet âge voyageât sans elle ou qu'il pût être attaché sur une bouée et livré seul aux hasards de l'Océan, si elle avait encore été vivante ?...

—C'est vrai... mais qu'en savons-nous, après tout ?... Peut-être qu'elle aussi a échappé par miracle !

—Et peut-être même lui a-t-on pris son enfant !... C'est une idée qui m'est venue parfois, reprit Hersebon. Qui nous dit qu'on n'avait pas intérêt à le faire disparaître ?... L'exposer ainsi sur une bouée est un procédé si extraordinaire, que toutes les suppositions sont possibles... Et, dans ce cas, nous nous serions faits les complices d'un crime, nous en aurions favorisé le succès !... N'est-ce pas horrible à penser ?...

—Qui nous aurait dit chose pareille, à nous qui croyions si bien faire œuvre de charité en adoptant le pauvre ?

—Oh ! c'est clair, nous n'y avons pas apporté malice ! Nous l'avons nourri, élevé de notre mieux ! N'empêche que nous avons agi fort étourdiment et que le petit sera peut-être en droit de nous le reprocher un jour !...

—Pour cela, ce n'est pas à craindre, j'en suis sûr ! Mais c'est déjà trop d'avoir nous-mêmes quelque chose à nous reprocher !

Le résultat de cet échange de réflexions nocturnes, c'est que maaster Hersebon vint consulter le docteur Schwaryencrona sur ce qu'il était possible de faire pour réparer l'erreur passée.

"Monsieur le docteur, dit-il, ma femme et moi nous avons pensé toute la nuit à ce que vous nous avez dit hier soir au sujet du petit... Nous n'avions jamais cru lui faire tort en l'élevant comme notre enfant !... Mais vous avez changé notre opinion, et je voudrais savoir ce que vous nous conseillez. Pensez-vous qu'il soit encore temps de rechercher la famille d'Erik ?

—Il n'est jamais trop tard pour faire son devoir, répondit le docteur,—quoique, à coup sûr, la tâche soit aujourd'hui bien plus compliquée qu'elle ne l'aurait été au premier moment... Voulez-vous me la confier ? Je m'en chargerai avec plaisir,—à une condition, toutefois : c'est que vous me confiez en même temps l'enfant, pour l'emmener à Stockholm..."

Un coup de massue, tombant sur la tête de maaster Hersebon, ne l'aurait pas étourdi davantage. Il pâlit et se troubla visiblement.

"Vous confier Erik... l'envoyer à Stockholm ?... Et pourquoi donc, monsieur le docteur ? demanda-t-il d'une voix altérée.

—Je vais vous le dire... Ce qui a attiré mon attention sur cet enfant, c'est sa vive intelligence, sa vocation marquée pour les hautes études. Avant de savoir par suite de quels hasards il était venu s'échouer à Noroë, je m'étais dit que ce serait un meurtre de laisser un garçon si bien doué dans une

écôle de village. C'est ce qui m'a conduit à m'enquérir d'Erik, à demander quelle était son histoire. Avant de la connaître, j'avais déjà le plus vif désir de procurer à cet enfant les avantages d'une éducation complète... Je n'ai pas à vous rappeler, maître Hersebon, qu'évidemment votre fils adoptif appartient à une famille riche et distinguée. Voulez-vous que je m'expose, si je la retrouve, à lui rendre un enfant élevé au village et dépourvu de cette éducation sans laquelle il serait déplacé dans son nouveau milieu?... Ce ne serait pas raisonnable, vous avez trop de bon sens pour ne pas le comprendre...."

Maaster Hersebon baissait la tête. Sans qu'il s'en aperçût, deux grosses larmes coulaient sur ses joues hâlées.

"Mais alors, dit-il, ce serait une séparation définitive !... Avant même de savoir si le petit retrouvera une autre famille, il faudrait le chasser de la maison !... C'est trop me demander, monsieur le docteur, trop demander à ma femme !... L'enfant est heureux chez nous !... Pourquoi ne pas l'y laisser, — au moins tant qu'il ne sera pas sûr d'un sort plus brillant ?

— Heureux !... Qui vous dit qu'il le sera plus tard ?... Qui vous répond que, devenu grand, il ne regrettera pas d'avoir été sauvé ! Intelligent, supérieur comme il sera peut-être, il étouffera dans la vie que vous pouvez lui faire à Noroï, mon cher Hersebon !...

— Enfin, reprit le pêcheur en se croisant les bras, que voulez-vous, décidément ? que proposez-vous, monsieur le docteur ?

— Là !... vous voyez bien qu'après tout vous sentez la nécessité de faire quelque chose !... Eh bien, voici ma proposition. Erik a douze ans, et paraît être un enfant exceptionnellement bien doué. Peu importe d'où il vient... Il mérite qu'on lui donne les moyens de développer et d'utiliser ses facultés. Moi, je suis riche et je n'ai point d'enfants. Je me charge de lui fournir ces moyens, de lui donner les meilleurs maîtres et toutes les facilités possibles pour profiter de leurs leçons... L'expérience dure deux ans... Dans cet intervalle, je me suis mis en campagne, j'ai fait des recherches, inséré des annonces dans les journaux, remué ciel et terre pour découvrir les parents de l'enfant !... Si je n'y arrive pas en deux ans, c'est que je n'y arriverai jamais !... Les parents sont-ils retrouvés ? ils décident naturellement de tout ce qu'il convient de faire !... Dans le cas contraire je vous renvoie Erik !... Il a quinze ans, il a vu le monde !... L'heure est arrivée de lui dire la vérité sur sa naissance, il peut, avec nos conseils, et sur les jugements motivés de ses maîtres, se décider en pleine connaissance de cause sur la voie à suivre !... Vaut-il être pêcheur, ce n'est pas moi qui m'y opposerai !... Vaut-il poursuivre ses études, c'est vraisemblablement qu'il en sera digne, et je m'engage à les lui faire achever, à lui ouvrir la profession de son choix !... Est-ce que tout cela ne vous semble pas raisonnable ?

— Plus que raisonnable !... C'est la sagesse même qui parle par votre bouche, monsieur le docteur ! s'écria maître Hersebon vaincu dans ses derniers retranchements !... Le difficile maintenant sera de répéter tout ça à ma femme !... Ce serait bientôt que vous emmèneriez le petit ?...

— Demain !... Je ne puis retarder d'un seul jour ma rentrée à Stockholm."

Maaster Hersebon poussa un soupir, qui ressemblait à un sanglot.

"Demain... c'est bien tôt !" dit le pêcheur avec un sourire attristé !

Il serra la main que lui tendait M. Schwaryencrona et s'en alla tout seigneur.

Le soir, avant l'heure du dîner, le docteur se dirigea de nouveau vers la demeure de maître Hersebon. Il trouva la famille réunie autour du foyer, comme la veille, mais son plus dans les mêmes sentiments de quiétude et de bonheur. Katrina, les yeux pleins de larmes, tenait serrées dans ses mains les mains d'Erik, qu'elle animait par l'espoir de ses des-

tinées nouvelles et le regard assombri par le chagrin de quitter tout ce qu'il aimait, ne savait trop à quel sentiment il devait laisser prendre le dessus.

"Comme vous voilà sombres et désolés !... s'écria le docteur en s'arrêtant au seuil. Erik serait au moment de partir pour l'expédition la plus lointaine et la plus périlleuse que vous ne pourriez en témoigner plus de chagrin !... Il n'y a vraiment pas de quoi, je vous assure, mes bons amis ! Stockholm n'est pas aux antipodes, et l'enfant ne vous quitte pas pour toujours ! Il pourra vous écrire et je ne doute pas qu'il ne le fasse souvent ! Son cas est celui de tous les garçons qui s'en vont au collège. Dans deux ans, il vous reviendra grand et fort, instruit, accompli de tout point ! Y a-t-il là si grand sujet de se désoler !... Sérieusement, ce n'est pas raisonnable !"

Katrina s'était levée avec la dignité native des paysannes du Nord.

"Herr docteur, Dieu m'est témoin que je vous suis profondément reconnaissante de ce que vous faites pour notre Erik, dit-elle. Il ne faut pas nous en vouloir si son départ nous attriste. Hersebon m'a expliqué que c'est une séparation nécessaire. Je me soumetts. N'exigez pas que ce soit sans regrets !

— Mère, s'écria Erik, je ne partirai pas, si cela vous fait trop de peine !

— Non, mon enfant, reprit la digne femme en le serrant dans ses bras. L'éducation est un bienfait que nous n'avons pas le droit de refuser pour toi !... Va, mon fils, remercie monsieur le docteur, qui veut te l'assurer, et prouve-lui toujours par ton application à l'étude que tu apprécies ses grandes bontés !

— Voyons, voyons ! dit le docteur, dont les lunettes semblaient se voiler d'un singulier nuage, est-ce que vous voulez m'attendrir, moi aussi ?... Parlons plutôt de choses pratiques, cela vaudra mieux. Vous avez bien compris, n'est-ce pas, qu'il s'agit de partir demain matin à la première heure...

— Eh bien, "flicka" (jeune fille), reprit-il en posant sa main sur la tête blonde de Vanda, m'en voulez-vous beaucoup de vous prendre votre frère ?

— Non, monsieur le docteur, répondit gravement Vanda. Erik sera plus heureux là-bas. Il n'était pas fait pour rester au village !

— Et vous, ma petite, serez-vous malheureuse sans lui ?

— La plage sera déserte, répliqua l'enfant avec douceur. Les mouettes l'ont cherchée sans le trouver. Les petites vagues bleues s'étonneront de ne plus le voir, et la maison me semblera vide ! Mais Erik sera content, parce qu'il aura des livres et deviendra savant.

— Et sa brave petite sœur se réjouira de son bonheur, n'est-ce pas, mon enfant ? dit le docteur en mettant un baiser sur le front de la fillette. Allons, voilà une affaire réglée ! Il faut que je me sauve au plus vite ! A demain !

— Monsieur le docteur, murmura timidement Vanda, je voudrais, moi aussi, vous demander une faveur.

— Parlez, flicka !

— Vous partez en traîneau, avez-vous dit ? Je voudrais, avec la permission de mon père et de maman, que vous me laissiez vous conduire jusqu'au premier relais.

— Eh bien, en ce cas, il ne vous reste qu'à obtenir la permission de papa et de maman.

— Je l'ai.

— Vous avez donc la mienne, chère enfant, dit le docteur en s'en allant.

Le lendemain matin, quand le grand traîneau s'arrêta devant la maison Hersebon, la petite Vanda, selon sa demande, tenait les rênes, assise sur le siège. Elle allait conduire jusqu'au village voisin, où le docteur louerait un autre cheval et une autre fillette, et ainsi de suite jusqu'à Bergen. Ce cocher d'une nouvelle espèce n'eût pas manqué d'étonner un étranger ; mais telle est la coutume en Suède et Norvège. Les hommes croient perdre leur temps en remplissant ces fonctions, et il n'est pas rare de confier à des enfants de dix à

douze ans de lourds attelages qu'ils savent manier avec une aisance consommée.

Le docteur était déjà installé dans le fond du véhicule. Erik prit place à côté de Vanda, après avoir tendrement embrassé son père et son frère, puis la bonne Katrina.

— Adieu, mon fils ! disait-elle au milieu de ses larmes. N'oublie jamais ce que t'ont appris tes pauvres parents ! Sois honnête et brave ! Ne mens jamais ! Travaille de ton mieux ! Protège toujours ceux qui sont plus faibles que toi ! Et si tu ne trouves pas le bonheur que tu mérites, reviens le chercher auprès de nous.

Vanda toucha le cheval qui partit au grand trot, en faisant sonner ses clochettes. L'air était froid et la route dure comme du verre. Tout près de l'horizon, un soleil pâle jetait son manteau d'or sur le paysage neigeux. En quelques minutes, Noroë s'effaça dans le lointain.

CHAPITRE IV

A STOCKHOLM.

Le docteur Schwaryencrona habitait à Stockholm un magnifique hôtel, situé dans l'île de Stadsholmen. C'est le quartier "le plus" ancien et "le plus" recherché de cette charmante capitale, une "des plus" jolies, "des plus" aimables de l'Europe.

Placée entre le lac Mëlar et la Baltique, sur un groupe de huit îles reliées par des ponts innombrables, et bordée de quais splendides, animée par le mouvement des bateaux à vapeur qui font office d'omnibus, par la gaieté d'une population laborieuse et satisfaite, la plus hospitalière, la plus polie et la plus instruite de l'Europe, Stockholm est, avec ses grands jardins publics, ses bibliothèques, ses musées, ses établissements scientifiques, une véritable Athènes du Nord, en même temps qu'un centre commercial très important.

Erik, cependant, était encore sous l'impression que lui avait laissée Vanda en se séparant de lui après le premier relais. Les adieux avaient été plus graves qu'on ne l'eût attendu de leur âge ; ces deux jeunes cœurs n'avaient pu se cacher l'un à l'autre leur profonde émotion.

Mais, quand la voiture, qui était venue attendre Erik à la gare, s'arrêta devant une grande maison de briques rouges dont les doubles fenêtres resplendissaient à la lueur du gaz, Erik fut émerveillé. Le marteau de cuivre de la porte lui parut en or fin. Le vestibule, dallé en marbre, orné de statues, de torchères de bronze, de grands vases de Chine, acheva de le plonger dans la stupeur. Tandis qu'un valet en livrée débarrassait le maître de ses fourrures en s'informant de sa santé avec cette cordialité qui est le ton habituel des domestiques suédois, Erik promenait autour de lui des regards étonnés.

Un bruit de voix attira son attention vers l'escalier à grande rampe de chêne, couvert d'un épais tapis. Il se retourna et vit deux personnes, dont le costume lui parut le dernier mot de l'élégance.

L'une était une dame en cheveux gris et de taille moyenne. Un énorme trousseau de clés retenu par une chaîne d'acier pendait à sa ceinture. C'était "fru" (madame) Greta-Maria, la femme de charge du docteur.

Derrière elle venait une fillette de onze à douze ans, qui apparut aux yeux d'Erik comme une princesse de féerie. Au lieu du costume national, le seul qu'il eût jamais vu porter à une enfant de cet âge, elle avait une robe de velours bleu foncé, sur laquelle ses cheveux jaunes s'épalaient en nappes soyeuses ; un nœud de ruban cerise, posé sur sa tête comme un papillon, animait de sa couleur vive une physionomie étrange et pâle, que de grands yeux verts éclairaient de leur rayon phosphorescent.

— Quel bonheur, mon oncle, de vous revoir enfin !... Avez-vous fait un agréable voyage ? s'écria-t-elle en se jetant au cou du docteur.

A peine avait-elle daigné abaisser son regard sur Erik, qui se tenait modestement à l'écart.

Le docteur lui rendit ses caresses, donna une poignée de main à la femme de charge, puis il fit signe à son protégé d'avancer.

— Kajsa et vous, dame Greta, je vous demande vos bontés pour Erik Hersebon, que j'amène de Norvège, dit-il. — Et toi, mon garçon, n'aie pas peur ! reprit-il avec bonté. Dame Greta n'est pas si sévère qu'elle en a l'air, et ma nièce Kajsa sera bientôt au mieux avec toi !... N'est-il pas vrai, fillette ? ajouta-t-il, en pinçant doucement la joue de la petite fée.

La petite fée ne répondit que par une moue assez dédaigneuse. Quant à la femme de charge, elle ne paraissait pas non plus très enthousiasmée de la nouvelle recrue qu'on lui présentait.

— Et s'il vous plaît, herr docteur, dit-elle d'un air revêché, en remontant l'escalier, peut-on vous demander quel est cet enfant ?

— Certes, reprit le docteur, on vous le dira tout au long, dame Greta, n'ayez crainte !... Mais, si vous le voulez bien, nous allons d'abord manger un morceau.

Dans la salle à manger, la table toute servie présentait la belle ordonnance de ses cristaux et de ses "snorgas" dressés sur une nappe blanche. C'est un luxe dont le pauvre Erik n'avait même pas idée. Aussi fallut-il l'invitation rôtée du docteur pour que le jeune garçon se mit à table, et la gaucherie de ses mouvements lui attira de la part de "froken" (mademoiselle) Kajsa plus d'un coup d'œil chargé d'ironie. Mais, l'appétit des voyageurs aidant, les choses n'en marchèrent pas moins bien. Aux "snorgas" succéda un dîner qui aurait épouvanté un estomac français par sa solidité massive, et qui aurait pu par son abondance apaiser l'appétit d'un bataillon d'infanterie après une étape de vingt-huit milles.

Ce copieux repas terminé presque sans mot dire, on passa dans le parloir, vaste salle boisée, à six fenêtres, dont les embrasures fermées par de lourds rideaux de drap auraient suffi à un architecte parisien pour y établir un appartement complet. Le docteur s'installa au coin du feu dans un grand fauteuil de cuir ; Kajsa se mit à ses pieds sur un tabouret, tandis qu'Erik, intimidé et mal à l'aise, s'approchait d'une fenêtre et jetait un regard d'envie vers une grande bibliothèque de chêne, qui occupait tout un côté du parloir.

— Tu peux examiner ces livres de plus près, et prendre celui qui te plaira, dit le docteur.

Erik ne se fit pas répéter la permission. Il choisit un volume et, s'installant dans un coin bien éclairé, fut bientôt absorbé dans sa lecture. A peine s'aperçut-il de l'entrée successive de deux vieux messieurs, commensaux fidèles du docteur Schwaryencrona, qui venaient presque tous les soirs faire leur partie de whist.

Le premier s'appelait le professeur Hochstedt. C'était un grand vieillard aux manières froides et majestueuses.

L'autre était un petit homme mince et guilleret, qui entra comme un coup de vent, serra les deux mains du docteur, mit un baiser au front de Kajsa, et promena autour du parloir un regard brillant comme celui d'une souris.

C'était M. l'avocat Bredejord, une des illustrations du barreau de Stockholm.

— Tiens... qui avons-nous là ? dit-il tout à coup en avisant Erik. Un jeune pêcheur de morue, — ou plutôt un mousse de Bergen ?... Et qui lit Gibbons en anglais ?... reprit-il, après avoir d'un coup d'œil vérifié quel était le livre dans lequel était plongé le petit paysan.

— Malepeste ! s'écria M. l'avocat, il paraît que les mousses de Bergen aiment les lectures sérieuses !... Mais êtes-vous bien de Bergen ? reprit-il presque aussitôt.

— Je suis de Noroë, qui n'en est pas loin, répondit Erik.

— Ah !... A-t-on généralement les yeux et les cheveux aussi bruns que vous, à Noroë ?

— Non, Monsieur. Mon frère, ma sœur, et tous les autres

sont blonds, à peu près comme mademoiselle, reprit Erik. Mais ils ne s'habillent pas comme elle, ajouta-t-il en souriant.

—Non, je m'en doute, dit M. Bredejord. Mademoiselle Kajsa est un produit de la civilisation. Et que venez-vous faire à Stockholm, mon garçon, si je ne suis pas trop curieux ?

—Monsieur le docteur a la bonté de me mettre au collège, dit Erik.

—Ah ! ah !... » fit M. l'avocat en tapant sa tabatière du bout de ses doigts.

Et son regard fin semblait interroger le docteur sur ce problème vivant. Mais il vit à un signe presque imperceptible qu'il fallait ajourner cette enquête, et changea aussitôt de conversation.

On parla donc de la cour, de la ville, de ce qui s'était passé dans le monde depuis le départ du docteur. Puis, dame Greta vint ouvrir la table à jeu, préparer les jetons et les cartes. Et bientôt le silence se fit, tandis que les trois amis se plongeaient dans les savantes combinaisons du whist.

On arriva ainsi à dix heures. Kajsa fit le thé dans un magnifique "samovar" de cuivre, et le servit avec beaucoup de bonne grâce ; puis elle s'éclipsa discrètement. Bientôt dame Greta vint appeler Erik pour le conduire à l'appartement qui lui était destiné, et les trois amis se trouvèrent seuls.

—Nous direz-vous enfin quel est ce jeune pêcheur de Noroë qui lit Gibbon dans le texte original ? demanda alors M. Bredejord, en sucrant sa deuxième tasse de thé. Ou bien ce sujet doit-il être soigneusement réservé et interdit à notre indiscretion ?

—Le sujet n'a rien de mystérieux, et je vous dirai volontier l'histoire d'Erik, si vous êtes capable de la garder pour vous, répondit M. Schwaryencrona.

—Ah ! je savais bien qu'il devait y avoir une histoire ! s'écria l'avocat, en s'installant commodément dans un fauteuil. Nous vous écoutons, cher ami. Je vous avoue que ce petit bonhomme m'intrigue déjà comme un problème.

—C'est bien un problème vivant, en effet, reprit le docteur, flatté de la curiosité de son ami. Je vais vous en communiquer toutes les données.

M. Schwaryencrona s'adossa au grand poêle de faïence, et il dit comment il avait été amené à remarquer Erik à l'école de Noroë. Il conta ce qu'il avait appris de M. Malarius et de maaster Hersebom, parla de la bouée au nom de *Cynthia*, des petits vêtements que lui avait montrés dame Katrina, du chiffre brodé sur ces vêtements, du hochet de corail, de la devise, enfin des caractères ethnographiques si nettement accusés chez Erik.

—Vous êtes maintenant en possession des éléments du problème tel qu'il s'est posé devant moi, reprit-il.

—Les vrais éléments du problème, les seuls qui puissent nous guider sont ceux-ci :

1^o Les indices physiques de la race chez l'enfant :

2^o Le nom du *Cynthia*, écrit sur la bouée.

—Sur le premier chef, pas de doute possible : l'enfant est de race celtique. Il présente même le type celtique dans toute sa beauté et sa pureté.

—Passons au second point. *Cynthia* est certainement le nom du navire auquel appartenait la bouée. Ce nom peut convenir à un navire allemand comme à un navire anglais. Mais il n'était pas écrit en lettres gothiques. Donc le navire était anglais, — disons anglo-saxon, pour être plus précis.

—Tout confirme, d'ailleurs, cette hypothèse ; car il n'y a guère qu'un navire anglais allant à Inverness ou aux Orcades, ou en venant, qui ait pu se trouver poussé par la tempête dans les parages de Noroë. Eh bien, tout cela posé, quelle est votre conclusion, mes chers amis ?

Ni le professeur ni l'avocat, ne jugèrent à propos de souffler mot.

—La conclusion, vous ne la voyez pas, sans doute, reprit le docteur d'un ton où perçait un secret triomphe. Peut-être même croyez-vous apercevoir une contradiction entre ces deux éléments, — un enfant de race celtique, — un navire de nom anglo-

saxon ? C'est tout simplement parce que vous négligez une circonstance capitale, l'existence aux flancs de la Grande-Bretagne d'un peuple de race celtique, de l'île saur, — de l'Irlande !... Moi non plus je n'y avais pas songé tout d'abord, et c'est ce qui m'empêchait d'apercevoir nettement la solution du problème. L'enfant est Irlandais !

Le docteur allait sans doute développer son idée, quand il remarqua le silence obstiné que gardait l'avocat et le regard légèrement ironique avec lequel il semblait accueillir ses déductions.

—Si vous n'êtes pas de mon avis, Bredejord, il faut le dire. Vous savez que je ne crains pas la discussion ! fit-il en s'arrêtant court.

—Je n'ai rien dit ! répondit M. Bredejord. Hochstedt est témoin que je n'ai rien dit...

—Non, mais je vois bien que vous ne partagez pas mon opinion !... Et je serais curieux de savoir pourquoi ? demanda le docteur. *Cynthia* est-il un nom anglais ? Oui, puisqu'il n'était pas écrit en lettres gothiques, ce qui aurait indiqué un navire allemand... Les Irlandais sont-ils des celtes ? Assurément ! L'enfant a-t-il tous les caractères de la race celtique ? Vous avez pu en juger vous-même. Je conclus donc qu'il faudrait une mauvaise foi insigne pour ne pas reconnaître avec moi que l'enfant doit appartenir à une famille irlandaise !

—Mauvaise foi est vif, répliqua M. Bredejord. Si le mot s'adresse à moi, je n'ai pas encore exprimé la moindre opinion...

—Non, mais vous montrez assez que vous ne partagez pas la mienne !

—C'est peut-être mon droit !...

—Encore faudrait-il donner un motif valable à l'appui de votre thèse !

—Qui vous dit que j'en aie une ?

—Votre raisonnement ne me semble pas péremptoire, voilà tout !

—Et en quoi, s'il vous plaît ? Je serais curieux de le savoir...

—Ce serait trop long à vous dire. Voilà onze heures qui sonnent !... Je me contente de vous offrir une gageure : Parions votre Plinie d'Alde Manuce contre mon Quintilien, édition princeps de Venise, que vous n'avez pas deviné juste et que cet enfant n'est pas Irlandais !

—Vous savez que je n'aime pas à parier, dit le docteur, enfin radouci par cette bonne humeur inaltérable. Mais j'aurais tant de plaisir à vous confondre que j'accepte votre défi.

—Eh bien ! voilà une affaire entendue... Combien de temps vous faut-il pour vos recherches ?

—Quelques mois suffiront, je l'espère ; mais j'ai prî deux ans avec Hersebom pour être plus sûr de mon fait.

—Eh bien ! je vous assigne à deux ans. Hochstedt nous servira d'arbitre. Et sans rancune, n'est-ce pas ?

—Sans rancune, assurément. Mais je vois votre Quintilien en grand danger de venir rejoindre mon Plinie," répliqua le docteur.

Et, après avoir serré la main de ses deux amis, il les reconduisit jusqu'à la porte.

CHAPITRE V

TRETEN YULE DAGE.

Dès le lendemain, la nouvelle existence d'Erik prit son cours normal. Le docteur Schwaryencrona, après l'avoir conduit chez un tailleur, qui l'équipa en citadin, le présenta au directeur d'une des meilleures écoles de la ville. C'était une de celles qui répondent à nos lycées et portent en Suède le nom de "Hogre elementar larvrek." On y apprend les langues anciennes et vivantes, les sciences élémentaires et tout ce qu'il est indispensable de savoir avant d'aborder l'enseignement supérieur des universités. Comme en Allemagne

et en Italie, tous les élèves sont externes. Ceux qui n'ont point leur famille en ville habitent chez des professeurs ou des répondants. La rétribution scolaire est des plus modiques ; elle se réduit même à zéro, pour peu que l'enfant n'ait pas les moyens de la payer.

Erik se plaça d'emblée à la tête de sa division. Il apprenait tout avec une extrême facilité et avait par suite beaucoup de temps à lui. C'est pourquoi le docteur jugea bientôt qu'il pourrait utiliser ses soirées à suivre les cours de la "Slodjskolan" ou grande école industrielle de Stockholm. C'est un établissement spécialement consacré à la pratique des sciences. M. Schwaryencrona pensait avec raison que l'enseignement de cette école, — une des merveilles de Stockholm, — donnerait un élan nouveau aux rapides progrès d'Erik ; mais il n'aurait jamais osé espérer des résultats comme ceux que devait donner ce double entraînement.

En effet, son jeune protégé s'assimilait à vue d'œil des connaissances qui le faisaient pénétrer au fond même de toutes les sciences fondamentales.

Loin de fatiguer le cerveau d'Erik, la multiplicité et la variété de ces exercices le fortifiaient beaucoup plus que n'auraient fait des études trop spéciales. Puis, les jours de congé, il ne manquait guère d'aller voir la mer qu'il aimait d'une tendresse filiale, causant avec les matelots et les pêcheurs, leur donnant parfois un coup de main et rapportant au logis quelque beau poisson, toujours bien accueilli par dame Greta.

La bonne femme s'était bientôt prise d'une véritable affection pour le nouvel hôte de la maison. Erik était si doux, si naturellement courtois et obligeant, si studieux et en même temps si brave, qu'il semblait presque impossible de le connaître et de ne pas l'aimer. Une seule personne lui tenait rigueur, c'était Kajsa. La petite fée persistait à traiter le nouveau venu avec une froideur dédaigneuse, dont aucune prévenance ne parvenait à triompher. Les occasions de déployer ces dédains se trouvaient heureusement assez rares, Erik étant toujours dehors ou enfermé dans sa chambrette.

Les choses suivaient donc un cours des plus paisibles, et le temps s'écoulait sans incidents notables. On en profitera pour franchir avec le lecteur un intervalle de deux années et le ramener à Noroë.

Noël revenait pour la seconde fois depuis le départ d'Erik. C'est dans toute l'Europe centrale et septentrionale la grande fête annuelle. En Norvège spécialement on prolonge cette fête pendant treize jours, *tretten Yule dage* (les treize jours de Noël), et l'on en fait l'occasion de réjouissances exceptionnelles.

Des treize jours traditionnels, la veille de Noël est le plus gai. Il est d'usage pour les jeunes garçons et les fillettes de s'en aller par bandes dans la campagne, montés sur leurs "schneec-shuhe," ou raquettes, pour s'arrêter devant les maisons et chanter en chœur les vieilles mélodies nationales. Les portes s'ouvrent aussitôt ; on invite chanteurs et chanteuses à entrer ; on leur offre des gâteaux, des pommes sèches et de l'ale ; parfois même on les fait danser. Puis, après ce frugal souper, la troupe joyeuse repart, comme un vol de mouettes, pour aller recommencer plus loin.

Cette année-là, la fête allait être complète chez les Hersebom. On attendait Erik. Une lettre de Stockholm annonçait son arrivée pour la veille même de Noël. Aussi ni Otto ni Vanda ne pouvaient-ils tenir en place. A tout instant ils couraient à la porte pour voir si le voyageur n'arrivait pas. Dame Katrina, tout en les réprimandant de leur impatience, la partageait pleinement. Seul, maaster Hersebom fumait silencieusement sa pipe, semblant partagé entre le désir de revoir son fils adoptif et la crainte de ne pas le garder assez longtemps.

Pour la centième fois peut-être, Otto était allé à la découverte, quand il revint tout à coup en criant :

"Mère Vanda ! je crois que c'est lui !"

Tout le monde se précipita vers la porte. Au loin, sur la route de Bergen, on distinguait effectivement un point noir.

Ce point noir grandit rapidement, prit la forme d'un jeune homme, vêtu de drap sombre, coiffé d'un bonnet de fourrure et portant gaillardement sur ses épaules un havresac en cuir verni. Il était monté sur des raquettes et se rapprochait à vue d'œil.

Deux minutes plus tard, Erik tombait dans les bras de dame Katrina, d'Otto, de Vanda, de maaster Hersebom, qui avait quitté son fauteuil pour s'avancer jusqu'au seuil.

On le serrait à l'étouffer, on le dévorait de caresses, on s'extasiait sur sa belle mine. Dame Katrina surtout n'en revenait pas.

La brave femme se sentait saisie d'une sorte de respect pour son ancien nourrisson. Elle était fière de lui, fière surtout des larmes de bonheur qu'elle voyait dans ses yeux bruns. Car, lui aussi, il était profondément ému.

"Mère, c'est bien vous ! disait-il. Enfin je vous revois et je vous tiens !... Que ces deux années m'ont paru longues !... Est-ce que je vous ai manqué à tous comme vous m'avez manqué ?..."

— Certes ! dit gravement maaster Hersebom. Pas un jour ne s'est passé sans que nous ayons parlé de toi !... Mais toi, garçon, tu ne nous as pas oubliés, dans la grande ville ? Tu es content de revenir voir le vieux pays et la vieille maison ?

— Vous n'en doutez pas, j'imagine ! dit Erik qui se remit de plus belle à embrasser tout le monde. Vous étiez toujours présents à ma pensée ! Mais c'est surtout quand le vent soufflait en tempête que je songeais à vous, père !... Je me disais : Où est-il ? Est-il rentré au moins !... A-t-il eu soin de se mettre à l'abri ?... Et le soir, je consultais le bulletin météorologique dans le journal du docteur, pour savoir si le temps avait été le même sur cette côte que sur celle de Suède."

Un sourire éclairait le visage hâlé du pêcheur.

"Les livres ne l'ont pas gâté ! dit-il, avec une satisfaction profonde. Joyeuse saison et bonne année, mon enfant ! ajouta-t-il. Allons, viens te mettre à table ! Le dîner n'attend que toi !"

Une fois assis à sa place de jadis, à la droite de la bonne Katrina, Erik put enfin regarder autour de lui et constater les changements que ces deux années avaient amenés dans la famille.

"Vanda est devenue une grande fille, dit la mère avec fierté. Et si tu savais, Erik, comme elle est sage, comme elle travaille à s'instruire depuis que tu es parti ! C'est la plus savante de l'école, maintenant. M. Malarius dit qu'elle seule peut le consoler de ne plus t'avoir parmi ses élèves."

— Ce cher M. Malarius, je serai bien heureux de l'embrasser aussi ! s'écria Erik. Ainsi notre Vanda est devenue si savante que cela ? reprit-il avec intérêt, tandis que la fillette rougissait jusqu'aux cheveux de ces éloges maternels.

— Elle apprend aussi à jouer de l'orgue, ajouta dame Katrina, et M. Malarius dit qu'elle a la plus jolie voix de tout le chœur !

— Oh ! mais, décidément, c'est une jeune personne accomplie que je retrouve ! dit Erik, en riant pour dissiper l'embarras de sa sœur. Il faudra qu'elle nous montre tous ses talents, dès demain !"

Et, sans affectation, il mit la causerie sur les bonnes gens de Noroë, demandant des nouvelles de chacun, s'enquérant de ses camarades, des aventures de pêche, de tous les détails de la vie locale ; puis, à son tour, il dut conter son existence à Stockholm, parler de dame Greta, de Kajsa et du docteur.

"Cela me rappelle que j'ai une lettre pour vous, père," dit-il, en la tirant de la poche intérieure de sa veste.

Maaster Hersebom prit le large pli cacheté et le déposa auprès de lui sur la table.

"Eh bien, demanda Erik, est-ce que vous n'allez pas nous la lire ?"

— Non," répondit laconiquement le pêcheur.

L'obéissance filiale est la base de la famille norvégienne. Erik courba la tête. On se leva de table, et les trois enfants,

s'asseyant sur leur petit banc sous la cheminée, entamèrent une de ces bonnes causeries intimes où l'on se conte tout ce qu'on a soif de savoir, où l'on se redit tout ce qu'on s'est dit cent fois.

Quant à maaster Hersebom, il s'était établi dans son grand fauteuil et fumait silencieusement sa pipe. Ce fut seulement après avoir mené à bonne fin cette importante opération qu'il se décida à ouvrir la lettre du docteur.

Il la lut sans mot dire, puis il la referma, la mit dans sa poche et bourra une seconde pipe, qu'il fuma comme la première, sans prononcer une parole. Toute la soirée, il resta ainsi absorbé dans ses réflexions.

Quand les jeunes gens se furent retirés, dame Katrina alla vivement vers son mari.

— Eh bien, le docteur a-t-il appris quelque chose ? demanda-t-elle avec anxiété.

Pour toute réponse, maaster Hersebom reprit la lettre dans sa poche, l'ouvrit et se mit à la lire à haute voix.

— Mon cher Hersebom, depuis bientôt deux ans que vous m'avez confié votre cher enfant, j'ai eu tous les jours un nouveau plaisir à constater ses progrès en tout genre. Erik est véritablement une nature d'élite, et les parents qui ont perdu un tel fils auraient, s'ils pouvaient connaître l'étendue de leur perte, toutes raisons de la déplorer. Mais il est plus que douteux, désormais, que ses parents existent encore. Comme nous en étions convenus, je n'ai rien négligé pour retrouver leurs traces. J'ai écrit à plusieurs personnes en Angleterre, chargé une agence spéciale de faire des recherches, inséré des annonces dans vingt journaux anglais, irlandais, écossais. Pas la moindre lueur n'est venue éclaircir le mystère, et même je dois dire que tous les renseignements reçus jusqu'à ce jour contribuent plutôt à les obscurcir.

— Le nom de *Cynthia* est, en effet, très répandu dans la marine anglaise. Le bureau du Lloyd ne m'a pas signalé moins de dix-sept navires de tout tonnage portant cette dénomination. De ces navires, les uns appartiennent aux ports de l'Angleterre, les autres aux ports de l'Ecosse et de l'Irlande. Mon hypothèse sur la nationalité de l'enfant est donc aussi confirmée que possible, et il est de plus en plus évident pour moi qu'Erik appartient à une famille irlandaise. Mais, soit que cette famille irlandaise ait entièrement disparu ou qu'elle ait intérêt à ne pas se faire connaître, elle n'a pas donné le moindre signe de vie.

— Autre circonstance singulière, et à mon sens plus suspecte encore, aucun naufrage, enregistré par le Lloyd ou les compagnies d'assurances maritimes, ne paraît se rapporter à la date de l'arrivée de l'enfant sur nos côtes. Deux *Cynthia* ont péri, il est vrai, dans ce siècle, mais l'un dans la mer des Indes, il y a trente-deux ans, et l'autre en vue de Portsmouth, il y en a dix-huit.

— Il faut donc arriver à la conclusion que l'enfant n'a pas été victime d'un naufrage. Sans doute il a été volontairement exposé sur les flots !... C'est ce qui expliquerait que toutes mes annonces soient restées sans effet.

— La question qui se pose devant nous, et plus spécialement devant vous, mon cher Hersebom, est donc de savoir ce qu'il convient de dire à l'enfant et de faire pour lui.

— Si j'étais à votre place, je vous le déclare en toute sincérité, je lui confierais dès maintenant ce qui le touche, et je le laisserais libre de prendre son parti.

— Rappelez-vous bien que, si vous reculez devant ce devoir, Erik aurait peut-être un jour le droit de s'en étonner. Rappelez-vous surtout que c'est un enfant dont l'intelligence est trop remarquable pour qu'on le condamne sans appel à une vie obscure et illettrée.

— Je vous renouvelle donc mes offres. Je lui ferai achever ses études et prendre à Upsal le titre de docteur en médecine ; il continuera d'être élevé comme mon fils et n'aura qu'à suivre le grand chemin pour arriver aux honneurs et à la fortune.

— Je sais qu'en m'adressant à vous et à l'excellente mère

adoptive d'Erik, je laisse son sort en bonnes mains. En attendant votre réponse, monsieur Hersebom, je vous serre affectueusement la main, et je vous prie de présenter mes meilleurs souvenirs à votre digne femme et à vos enfants.

— R. W. SCHWARYENCRONA, M. D.

Quand Hersebom eut achevé cette lecture, dame Katrina, qui l'avait écouté en pleurant, lui demanda ce qu'il comptait faire.

— C'est bien clair : parler au garçon, dit-il.

— C'est mon avis aussi, et il faut en finir ou nous n'aurions plus de repos ! murmura-t-elle en s'essuyant les yeux.

Et tous deux retombèrent dans le silence.

CHAPITRE VI

LA DECISION D'ERIK

Le lendemain, le pêcheur fit venir Erik, et devant dame Katrina, Vanda et Otto, il lui dit :

— Erik, la lettre du docteur Schwaryencrona te concerne en effet. Elle atteste que tu as donné toute satisfaction à tes maîtres, et le docteur propose de subvenir jusqu'au bout aux frais de tes études, si tu dois les poursuivre. Mais avant tout, il faut que je te dise un grand secret, — un secret que ma femme et moi nous aurions préféré garder pour nous !

A ce moment, dame Katrina, impuissante à retenir ses larmes, éclata en sanglots et prit la main d'Erik qu'elle serra contre son cœur.

— Ce secret, poursuivait Hersebom d'une voix que l'émotion altérait de plus en plus, c'est que tu es seulement notre fils d'adoption !... Je t'ai trouvé en mer, mon enfant, et recueilli alors que tu avais huit ou neuf mois à peine. Dieu m'est témoin que je n'aurais jamais songé à te le dire, et que ni ta mère ni moi n'avons jamais fait la moindre différence entre toi et Otto ou Vanda !... Mais le docteur Schwaryencrona l'exige ! Prends donc connaissance de ce qu'il m'écrit !

Erik était subitement devenu d'une pâleur mortelle. Otto et Vanda bouleversés de ce qu'ils apprenaient, avaient chacun de son côté, poussé un cri d'étonnement. Et, presque aussitôt, ils avaient fait comme leur mère. Après avoir passé un bras autour du cou d'Erik, ils le tenaient étroitement serré entre eux, l'un à droite, l'autre à gauche. Puis Erik prit la lettre du docteur, et, sans chercher à cacher l'émotion que lui causait cette lecture, il la lut jusqu'au bout.

Maaster Hersebom reprit alors par le menu le récit qu'il avait fait au docteur. Il expliqua comment M. Schwaryencrona s'était mis en tête de découvrir la famille d'Erik, et comment il se trouvait, en fin de compte, que lui, Hersebom, n'avait pas été si mal inspiré en ne s'inquiétant pas de résoudre ce problème insoluble. Puis, dame Katrina se leva, courut au coffre de chêne, en tira les vêtements que portait le bébé, montra le hochet qu'il avait au cou. Par un effet naturel, le récit revêtit aussitôt pour les trois enfants un intérêt dramatique qui en effaça toute l'amertume. Ils regardaient émerveillés les dentelles et le velours, l'or du hochet et sa devise, — à peu près comme ils auraient assisté à un conte de fées en action. L'impossibilité même, constaté par le docteur, d'obtenir aucun résultat pratique de ces indices, bien réels pourtant, semblait les rendre quasi sacrés.

Erik les contemplait comme en rêve, et sa pensée s'envolait vers cette mère inconnue, qui l'avait sans doute habillé elle-même de ces vêtements, et plus d'une fois avait dû agiter ce même hochet devant les yeux de son enfant pour le faire sourire. Il lui semblait en touchant ces choses, qu'il se trouvait en communion directe avec elle, à travers le temps et l'espace !... Et pourtant où était-elle cette mère ?... Vivait-elle encore, ou bien avait-elle péri ? Pleurait-elle son fils, ou bien ce fils devait-il au contraire la regarder comme à jamais perdue ?...

Il était depuis plusieurs minutes absorbé dans ses pensées, la tête penchée sur sa poitrine, quand un mot de dame Katrina la lui fit relever.

“ Erik, tu es toujours notre enfant ! ” cria-t-elle inquiète de ce silence.

Les yeux du jeune garçon, en se portant autour de lui, rencontrèrent toutes ces bonnes figures aimantes, le regard maternel de la digne femme, la face loyale de maaster Hersebom, celle d'Otto, plus affectueuse encore qu'à l'ordinaire, celle de Vanda, sérieuse et attristée. En lisant la tendresse et l'inquiétude sur toutes ces physionomies, Erik sentait son cœur se fondre, comme on dit. Il revint subitement au sentiment de sa situation, revit toute la scène telle que le père venait de la lui conter, — ce berceau abandonné à la merci des vagues, recueilli par un rade pêcheur et simplement apporté à sa femme, ces gens, humbles et pauvres comme ils étaient, n'hésitant pas à garder l'enfant étranger, l'adoptant, le chérissant à l'égal de leur propre fils, — ne lui parlant même pas de ces choses pendant quatorze ans, et, à cette heure, suspendus à ses lèvres comme s'ils attendaient un verdict de vie ou de mort.

Tout cela le remua si profondément, que soudain ses larmes coulèrent. Un sentiment irrésistible de reconnaissance et d'amour étreignait tout son être. Il éprouva une sorte de soif de se dévouer, lui aussi, de rendre à ces bons êtres un peu de cette tendresse aveugle qu'ils lui témoignaient, en refusant de les quitter, en s'attachant pour jamais à eux et à Norœ, en se contentant de leur humble condition !

“ Mère, dit-il, — et il se jeta dans les bras de Katrina, — pensez-vous que je puisse hésiter maintenant que je sais tout ? Nous écrirons au docteur pour le remercier de ses bontés et lui dirò que je reste. Je serai pêcheur comme vous, mon père, comme toi, Otto. Puisque vous m'avez fait une place à votre foyer, je demande à la garder. Puisque vous m'avez nourri du travail de vos mains, je demande à rendre à vos vieux ans ce que vous avez donné si généreusement à mon enfance !

— Dieu soit loué ! s'écria dame Katrina en serrant Erik sur son cœur, dans un emportement de tendresse et de joie.

— Je savais bien, moi, que l'enfant préférerait la mer à tous ses livres ! ” dit simplement maaster Hersebom, sans se rendre compte du sacrifice que représentait la décision prise par Erik.

Tout le monde s'embrassa, les yeux humides de bonheur, en jurant de ne se séparer jamais.

Lorsque Erik fut seul, s'il ne parvint pas à étouffer un soupir en songeant à tous les rêves de travail et de succès auxquels il fallait renoncer, du moins y avait-il dans le sacrifice même une joie austère qu'il sut savourer.

A Stockholm aussi, chez le docteur Schwaryencrona, Noël avait été l'occasion d'une veillée extraordinaire. C'est à cette date, on se le rappelle sans doute, qu'avait été fixé le jugement du pari tenu par M. Bredejord contre son éminent ami.

Depuis deux ans, pas un mot n'avait été dit par l'un ou l'autre sur le sujet de leur gageure.

Mais le temps n'en suivait pas moins son cours, et l'heure avait enfin sonné où il fallait soumettre la question à l'arbitrage impartial du docteur Hochstedt.

Le docteur Schwaryencrona le fit avec une grande franchise. À peine Kajsa l'avait-elle laissé seul avec ses deux amis qu'il leur avoua, comme il l'avait avoué par lettre à maaster Hersebom, le résultat négatif de ses investigations.

“ Toutefois, poursuivit-il, je serais injuste envers moi-même si je ne déclarais pas avec sincérité que je ne crois pas le moins du monde avoir perdu mon pari. Je n'ai pas retrouvé la famille d'Erik, c'est vrai, mais les renseignements que j'ai recueillis sont plutôt de nature à corroborer ma conclusion qu'à l'infirmer. Le *Cynthia* est ou était si bien un navire anglais, qu'il n'y en a pas moins de dix-sept portant ce nom sur les registres du Lloyd. Quant aux caractères ethnographiques, ils sont toujours aussi évidemment celtiques que par le passé. Mon hypothèse sur la nationalité d'Erik sort donc, je

puis le dire, victorieuse de l'enquête. Plus que jamais il est certain pour moi qu'il est Irlandais, comme je l'avais présenté. Mais je ne puis naturellement pas obliger la famille à se manifester, si elle a des raisons pour ne pas le faire, ou-bien si elle a disparu ! Voilà, mon cher Hochstedt, ce que j'avais à dire. À vous de prononcer si vous ne jugez pas que le Quintilien de notre ami Bredejord doit légitimement être transféré à ma bibliothèque ! ”

A ces mots, qui parurent lui causer une prodigieuse envie de rire, l'avocat se renversa dans son fauteuil en agitant faiblement la main comme pour protester ; puis il fixa ses petits yeux brillants sur le professeur Hochstedt :

“ Tout beau, mon cher Hochstedt, dit-il vivement, ne vous hâtez pas de conclure !... Que répondriez-vous, si je prouvais ici, à l'heure même, que le *Cynthia* n'était pas du tout un navire anglais ?

— Ce que je répondrais ? dit le professeur. Ma foi, je n'en sais rien ! Je verrais, j'examinerais la question sous ses divers aspects.

— Examinez-la donc tout à votre aise ! répliqua l'avocat en plongeant sa main droite dans la poche intérieure de sa redingote pour y prendre un portefeuille où il choisit une lettre, contenue dans une de ces enveloppes jaune serin qui indiquent au premier coup d'œil une origine américaine. Voici un document que vous ne récuserez pas, ajouta-t-il en plaçant cette lettre sous les yeux du docteur qui lut à haute voix :

“ A monsieur l'avocat Bredejord, Stockholm.

“ New-York, 27 octobre.

“ Monsieur, en réponse à votre honorée du 5 courant, je m'empresse de vous informer des faits ci-dessous :

“ 1o Un navire dénommé *Cynthia*, capitaine Barton, propriété de la Compagnie générale des Transports canadiens, a péri corps et biens, il y a tout juste quatorze ans, à la hauteur des îles Feroë.

“ 2o Ce navire était assuré à la *General Steam navigation insurance Company*, de New-York, pour la somme de trois millions huit cent mille dollars.

“ 3o La disparition du *Cynthia* étant restée inexplicable et les causes du sinistre n'ayant pas paru suffisamment claires à la Compagnie d'assurance, un procès s'est engagé, et ce procès a été perdu par les propriétaires du dit navire.

“ 4o La perte de ce procès a entraîné la dissolution de la Société des Transports canadiens, laquelle n'existe plus depuis onze ans, à la suite de liquidation.

“ Dans l'attente de nouveaux ordres, je vous prie d'agréer, Monsieur, nos sincères salutations.

“ JÉRÉMIE SMITH, WALKER ET Co.,

“ Agents maritimes.”

“ Eh bien ! que dites-vous de cette pièce ? demanda M. Bredejord, quand le docteur eut achevé sa lecture. Voilà un document qui a sa valeur, vous en conviendrez ?

— J'en conviens volontiers, répondit le docteur. Comment diable vous l'êtes-vous procuré ?

— Le plus simplement du monde. Le jour où vous m'avez parlé du *Cynthia* comme d'un navire nécessairement anglais, j'ai pensé tout de suite que vous limitiez trop le champ de vos recherches et que le navire pouvait fort bien être américain. Voyant que le temps passait et que vous n'arriviez à rien, car vous nous l'auriez dit, j'ai eu l'idée d'écrire à New-York. À la troisième lettre, j'ai obtenu le résultat que voilà ! ” Ce n'est pas plus compliqué. Ne pensez-vous pas qu'il est fait pour m'assurer sans conteste la possession de votre Plume ?

— La conclusion ne me paraît pas forcée ! répliqua le docteur, qui relisait la lettre en silence comme pour y chercher de nouveaux arguments à l'appui de sa thèse. Notez, mon cher ami, que je ne conteste nullement la très grande va-

leur de votre document. Vous avez trouvé ce que j'ai été incapable de découvrir, le véritable *Cynthia*, qui est venu se perdre à peu de distance de nos côtes à l'époque voulue !... Mais permettez-moi de vous faire remarquer que cette trouvaille confirme précisément ma théorie. Car enfin le navire était canadien, c'est-à-dire anglais, et l'élément irlandais étant fort considérable au Canada, j'ai désormais une raison de plus d'être sûr que l'enfant est d'origine irlandaise !

— Ah ! voilà ce que vous trouvez dans ma lettre ! s'écria M. Bredejord, plus vexé qu'il ne voulait le paraître. Et sans doute vous persistez à croire aussi que vous n'avez pas perdu votre Pliné ?

— Assurément.

— Peut-être même pensez-vous avoir quelques droits à mon Quintilien ?

— J'espère, en tout cas, arriver à établir ces droits, grâce à votre découverte même, si vous voulez seulement m'en donner le temps et renouveler notre pari !

— Soit ! je le veux bien ! Combien de temps vous faut-il ?

— Prenons deux ans encore, et ajournons-nous à la seconde fête de Noël qui suivra celle-ci !

— C'est convenu ! répondit M. Bredejord.

CHAPITRE VII

L'OPINION DE VAYDA.

Au commencement, Erik, tout entier à la ferveur du sacrifice, se jeta à corps perdu dans la vie de pêcheur, en essayant de bonne foi d'oublier qu'il en eût connu une autre. Toujours levé le premier, il était le premier aussi à parer la barque de son père adoptif, à tout préparer pour que maister Hersebom n'eût plus qu'à empoigner la barque et partir. La brise man- quait-elle, Erik prenait les lourds avirons, râlait avec empor- tement, semblait chercher les besognes les plus rudes et les plus fatigantes. Quel que fût son travail, Erik le faisait non seulement en conscience, mais avec une sorte de passion. Il étonnait la placidité d'Otto par son application aux moindres détails du métier.

— Comme tu as dû souffrir à la ville ! lui disait naïvement le brave gargon. Tu ne parais te trouver dans ton élément qu'une fois sorti du fiord et arrivé en pleine mer !

Presque toujours, quand la causerie prenait ce chemin, Erik restait silencieux et il se détournait pour étouffer un soupir.

La vérité, c'est qu'il souffrait cruellement d'avoir renoncé à ses études, de se voir condamné à un travail purement manuel. Quand ces pensées lui venaient, il se raidissait pour les écarter. Mais, en dépit de tout, il se sentait envahi par l'amertume et les regrets. Pour rien au monde, il n'eût voulu laisser deviner ce découragement. Il le renfermait donc en dedans de lui-même et n'en souffrait que plus vivement. Une catastrophe, qui se produisit au commencement du printemps, vint donner à ces ennuis un caractère encore plus aigu.

Ce jour-là, il y avait beaucoup d'ouvrage au hangar pour empiler les morues salées. Maister Hersebom, après avoir confié ce travail à Erik et à Otto, était parti seul pour la pêche. Il faisait un temps gris et accablant, assez peu en rapport avec la saison.

— C'est singulier, remarqua Erik, j'ai des bourdonnements dans les oreilles comme si je me trouvais en balloz à une hauteur de quatre ou cinq mille mètres !

— J'imagine que le baromètre doit être singulièrement bas ! reprit Erik. Si j'avais le temps de courir chez M. Malarus, j'irais l'observer.

— Tu as tout le temps, répondit Otto. Vois donc, notre ouvrage est presque achevé.

— Eh bien, je pars, répliqua Erik. Je ne sais pourquoi l'état de l'atmosphère m'inquiète !... Je voudrais bien savoir le père rentré !

Comme il se dirigeait vers l'école, il trouva en route M. Malarus.

— Te voilà, Erik ! lui dit l'instituteur. Je suis content de te voir et d'être sûr que tu n'es pas en mer !... J'allais précisément m'en enquérir !... Le baromètre a baissé avec une telle rapidité depuis une demi-heure !... Je n'ai jamais vu chose pareille. Il est actuellement à 718 millimètres. Nous allons sûrement avoir un changement de temps !

M. Malarus n'avait pas achevé qu'un grondement lointain, suivi d'une sorte de pialement lugubre, déchira les airs. Puis, tout à coup, après un intervalle de silence complet, les feuilles d'arbre, les brins de paille, le sable, les cailloux furent balayés sur le sol par une rafale. L'ouragan arrivait.

Il fut d'une violence irouie. Les cheminées, les volets des fenêtres, en certains endroits les toitures mêmes, étaient emportés comme des plumes. Les maisons s'écroulaient. Tous les hangars sans exception furent enlevés et détruits par le vent. Dans le fiord, ordinairement aussi calme qu'un puits au cours des plus terribles tempêtes du large, des lames énormes se formaient et venaient se briser sur la côte avec un fracas étourdissant.

La première pensée de toute la famille Hersebom, comme de milliers d'autres familles de pêcheurs, en ce jour néfaste, s'était naturellement portée vers celui qu'elle avait à la mer. Maas'er Hersebom allait le plus souvent sur la côte occidentale d'une assez grande île, située à deux milles environ en dehors de l'entrée du fiord, — celle-là même où il avait recueilli Erik enfant. On pouvait espérer, d'après l'heure de la tempête, qu'il avait eu le temps de se mettre personnellement à l'abri. Mais l'inquiétude ne permit pas à Erik et à Otto d'attendre le soir pour vérifier si l'hypothèse était fondée.

À peine le fiord avait-il repris sa tranquillité habituelle, après le passage de l'ouragan, qu'ils décidèrent un de leurs voisins à leur prêter sa barque afin d'aller aux nouvelles. M. Malarus insista pour accompagner les jeunes gens dans cette expédition. Ils partirent donc tous trois, suivis d'un regard anxieux par dame Katrina et sa fille.

Sur le fiord, le vent était presque tombé, mais il soufflait de l'ouest, et pour gagner le goulet, il fallut marcher à l'aviron. Cela prit plus d'une heure.

En y arrivant, on se trouva en présence d'un obstacle inattendu. La tempête se déchaînait toujours sur l'Océan, et les lames, en se brisant sur l'îlot qui ferme l'entrée du fiord de Norœ, déterminaient deux courants, qui venaient se rejoindre en arrière de cet îlot et s'engouffrer avec violence dans la passe comme dans un entonnoir. On ne pouvait songer à la franchir dans ces conditions ; un bateau à vapeur n'y serait parvenu qu'avec peine ; à plus forte raison une faible barque conduite à l'aviron avec vent debout.

Il fallut rentrer à Norœ et attendre.

L'heure habituelle du retour arriva sans ramener maister Hersebom. Mais elle ne ramenait non plus aucun des autres pêcheurs qui étaient sortis ce jour-là. Il y avait donc lieu d'espérer qu'un empêchement commun les retenait hors du fiord, plutôt que de croire à un désastre personnel. La soirée n'en fut pas moins profondément triste à tous les foyers où il manquait quelqu'un. Et, à mesure que la nuit s'écoulait sans que les absents reparussent, l'anxiété allait grandissant.

Le jour vient tard en mars dans ces hautes latitudes. Du moins vint-il clair et brillant. La brise de terre soufflait vers le large ; on pouvait espérer franchir la passe. Une véritable flottille de bateaux, formée de presque tous ceux qui se trouvaient disponibles à Norœ, se préparait à aller à la découverte, quand plusieurs embarcations furent signalées venant du goulet et bientôt arrivées au village.

C'étaient celles qui étaient parties la veille, avant le cyclone, — toutes, moins le bateau de maister Hersebom.

Personne ne put donner de ses nouvelles. Le fait même

qu'il ne reutrait pas avec les autres rendait cette exception plus inquiétante, car tous les pêcheurs avaient couru de grands dangers.

On décida que la flottille, étant prête au départ, irait à la recherche de celui qui manquait. M. Malarius voulut encore faire partie de l'expédition, en compagnie d'Erik et d'Otto. Une grande bête jaune, qui donnait des marques évidentes d'agitation, obtint aussi la permission de se joindre à eux. C'était Klaas, le chien groënlandais que maaster Hersebom avait ramené d'un voyage au cap Farewell.

Au sortir de la passe, tous les bateaux se dispersèrent, les uns à droite, les autres à gauche, pour explorer les côtes des îles innombrables qui sont semées aux environs du fiord de Noroë comme sur toute la côte norvégienne.

Quand ils rallièrent à midi la pointe sud du goulet, selon le mot d'ordre, aucune trace de maaster Hersebom n'avait été découverte.

Mais Erik ne voulut pas se tenir pour battu. Il déclara qu'ayant visité les îles du sud, il voulait maintenant explorer celles du nord. M. Malarius et Otto appuyèrent sa requête. On leur confia une yole facile à manœuvrer, pour tenter une croisière suprême ; puis on leur dit adieu.

Cette insistance devait être récompensée. Vers deux heures, comme l'embarcation longeait un flot voisin de la grande terre, Klaas se mit tout à coup à aboyer avec fureur. Puis, avant qu'on pût le retenir, il se jeta à l'eau et nagea vers les récifs.

Erik et Otto firent force de rames dans la même direction. Bientôt ils virent le chien aborder l'îlot et bondir en poussant des hurlements autour de ce qui leur parut une forme humaine, étendue sur un rocher gris.

A leur tour, ils accostèrent.

C'était bien un homme qui gisait là, et cet homme était Hersebom !... Hersebom tout sanglant, pâle, immobile et froid, inanimé, — mort, peut-être !... Klaas lui léchait les mains en gémissant.

Le premier mouvement d'Erik fut de se jeter à genoux auprès de ce corps glacé et d'appuyer son oreille au niveau du cœur.

" Il vit !... Je sens un battement !... " s'écria-t-il.

M. Malarius, qui avait saisi un des bras de maaster Hersebom et cherché le pouls, secoua tristement la tête en signe de doute ; mais il n'en voulut pas moins essayer tous les moyens prescrits en pareil cas. Après avoir déroulé une large ceinture de laine qu'il portait autour des reins, il la déchira en trois lambeaux, en remit un à chacun de ses jeunes amis et se mit en devoir de frictionner vigoureusement avec eux la poitrine, les jambes et les bras du pêcheur.

Il devint bientôt manifeste que ce simple traitement produisait son effet et ranimait la circulation. Les pulsations du cœur s'accrochèrent, la poitrine se souleva, une faible respiration s'échappa des lèvres... Finalement, maaster Hersebom sortit de son évanouissement pour exhaler une plainte indistincte.

M. Malarius et les deux jeunes gens, l'enlevant de terre, s'empressèrent alors de l'emporter. Comme ils le déposaient au fond de l'embarcation, sur un lit de voiles, il ouvrit les yeux.

" A boire ! " dit-il d'une voix faible.

Erik lui mit aux lèvres une bouteille de brandwin. Il en avala une gorgée et parut avoir conscience de ce qui lui arrivait, autant qu'on pouvait en juger par son regard affectueux et reconnaissant. Mais, la fatigue l'emportant presque aussitôt, il retomba dans un sommeil qui ressemblait à une léthargie complète.

Ingeant avec raison qu'ils ne pouvaient rien faire de mieux que de rentrer au plus vite, ses sauveurs reprirent les avirons et poussèrent activement vers la passe. Ils y arrivèrent bientôt, et, favorisés par la brise, furent en très peu de temps rentrés à Noroë.

Maaster Hersebom, transporté dans son lit et couvert de compresses, lesté d'un bouillon et d'un verre de bière, reprit

décidément connaissance. Il n'avait rien de grave qu'une fracture de l'avant-bras et des contusions ou des coupures sur tout le corps. Mais M. Malarius n'en exigea pas moins qu'il restât en repos et ne se fatiguât pas à parler. Il s'endormit paisiblement.

Le lendemain seulement, on lui permit d'ouvrir la bouche et d'expliquer en quelques mots ce qui lui était arrivé.

Surpris par le cyclone au moment où il hissait sa voile pour rentrer à Noroë, Hersebom avait été jeté contre les récifs de l'îlot, où son bateau s'était brisé en mille pièces. Lui-même, il s'était jeté à la mer un instant avant le désastre pour échapper à cet épouvantable choc. Mais peu s'en était fallu qu'il ne fut brisé sur les roches, et c'est avec mille peines qu'il était arrivé à se traîner hors de la portée des lames. Epuisé de fatigues, un bras cassé, tout le corps couvert d'ecchymoses, il était resté sans force et n'avait plus conscience de la manière dont il avait passé ces vingt heures d'attente, allant sans doute d'un accès de fièvre à un évanouissement.

Maintenant il se voyait hors d'affaire, mais ce fut pour commencer à se désoler sur la perte de son embarcation et sur son bras immobilisé entre deux éclisses. Qu'allait-il devenir, même en admettant qu'il pût encore se servir de ce bras après huit ou dix semaines de repos ? Le bateau était l'unique capital de la famille, et ce capital venait de disparaître sous un souffle de vent !

En attendant sa guérison complète, la famille vivait de ses dernières ressources et du produit des morues salées qu'elle avait encore en magasin. Mais l'avenir était noir, et personne ne voyait comment il pourrait s'éclaircir.

Cette détresse imminente fit bientôt prendre un nouveau cours aux méditations d'Erik. Pendant deux ou trois jours, le bonheur d'avoir sauvé la vie à maaster Hersebom — c'était bien son dévouement passionné qui en avait l'honneur — suffit à occuper sa pensée. Comment n'aurait-il pas été fier, quand il voyait le regard de dame Katrina ou celui de Vanda s'arrêter sur lui, tout humide de reconnaissance, comme pour lui dire :

" Cher Erik, le père t'avait sauvé des eaux ; mais tu l'as, à ton tour, arraché à la mort !... "

Certes, c'était la plus haute récompense qu'il pût souhaiter pour l'abnégation dont il avait fait preuve en se condamnant à la vie de pêcheur.

Mais cette famille, qui avait si généreusement partagé avec lui les fruits de son travail, se trouvait maintenant à la veille de n'avoir plus de pain. Fallait-il rester un fardeau pour elle ? N'était-ce pas plutôt le devoir de tout tenter pour lui venir en aide ?

Un jour, il s'ouvrit de ses doutes avec M. Malarius, qui écouta ses raisons, et lui dit :

" Je comprenais que tu fusses résigné à rester ici pour partager la vie de tes parents d'adoption ! Je ne comprendrais pas tu alasses te condamner loin d'eux à une profession sans avenir, quand le docteur Schwaryencrona s'offre à t'ouvrir une carrière libérale ! Réfléchis, mon enfant, avant de prendre une telle décision ! "

Ce que M. Malarius ne disait pas, c'est qu'il avait déjà écrit à Stockholm pour mettre le docteur au courant de la situation. Il ne fut donc pas surpris en recevant, à trois jours de là, une lettre qu'il alla immédiatement communiquer aux Hersebom. Elle était ainsi conçue :

" Stockholm, le 17 mars.

" Mon cher Malarius,

" Je te remercie cordialement de m'avoir fait connaître les désastreuses conséquences qu'a eues pour le digne maaster Hersebom l'ouragan du 3 courant. Je suis heureux et fier d'apprendre qu'Erik s'est conduit dans ces circonstances, en brave garçon et en fils dévoué. Tu trouveras ci-joint un billet de cinq cents kroners que je te prie de lui remettre de ma part. Dis-lui que, s'il n'y a pas assez pour acheter à Bergen

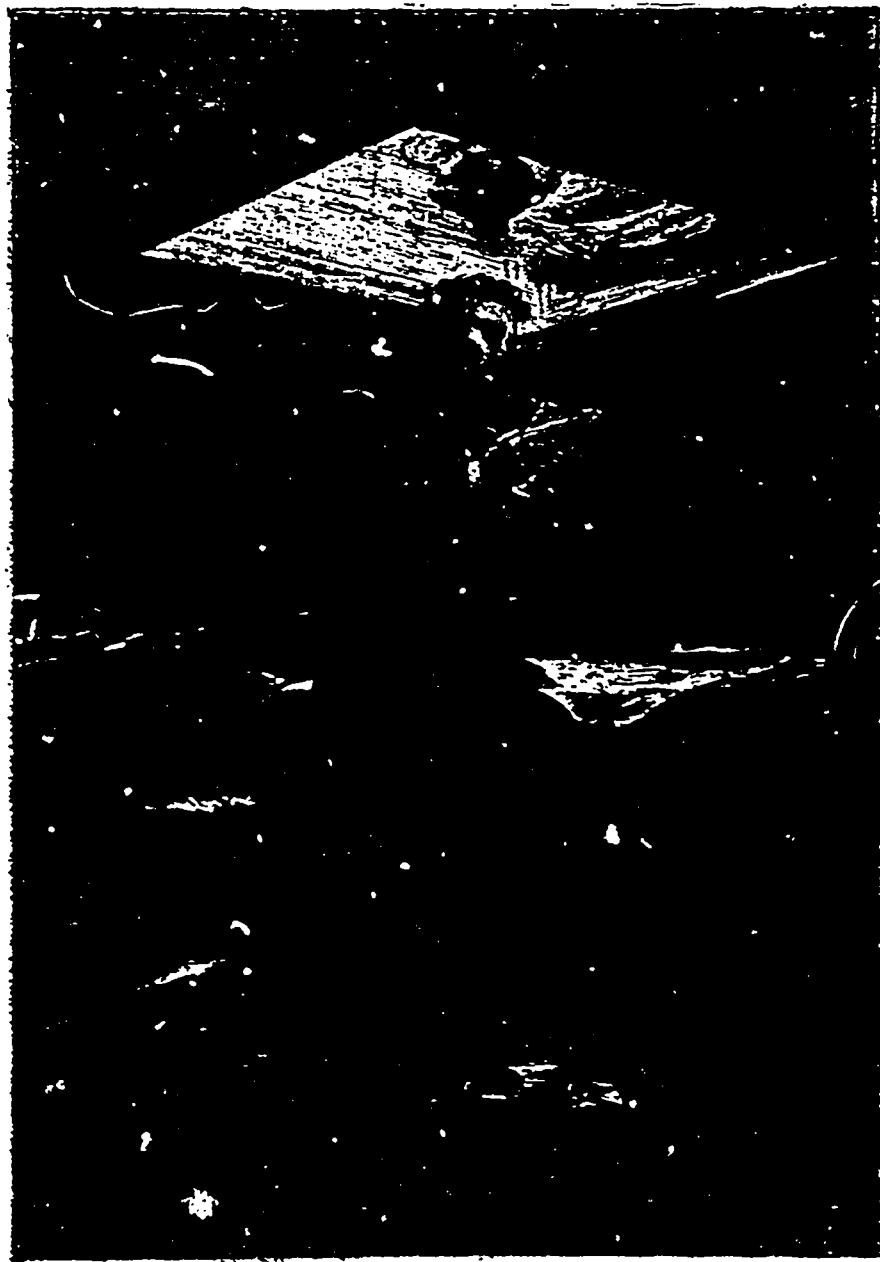
la meilleure barque de pêcheur qu'il soit possible de se procurer, il me le fera savoir sans délai. Il donnera à cette barque le nom de *Cynthia*, puis il l'offrira à maaster Hersebom en souvenir filial. Cela fait, si Erik veut m'en croire, il reviendra me rejoindre à Stockholm et reprendre ses études. Sa place est toujours libre à mon foyer ; et, s'il faut un motif pour le décider à y rentrer, j'ajoute que j'ai maintenant des données certaines et l'espoir de pénétrer le mystère de sa naissance. Crois-moi toujours, mon cher Malarius, ton ami sincère et dévoué,

“ R.-W. SCHWARYENCORNA, M. D.”

Le revers de la médaille, la pensée qui assombrissait déjà tous les fronts, c'était la perspective de le voir maintenant repartir. Personne n'osait en parler, quoique tout le monde y pensât.

Ce fut Vanda qui se chargea de rompre la glace.

“ Erik, dit-elle de sa voix douce et grave, tu ne peux pas dire non au docteur sur une lettre pareille ! Tu ne peux pas, parce que ce serait à la fois lui montrer de l'ingratitude et pêcher contre toi-même ! Ta place est parmi les savants, non parmi les pêcheurs ? Il y a longtemps que je le pense ! Puisque personne n'ose te le dire, je te le dis !



Il choisit, dans un grand casier ouvert sous ses baromètres et ses montres marines, une carte doublée de soie qu'il déploya sur son bureau, à la vive lueur d'une énorme lampe Carcel suspendue au plafond.

On peut penser si cette lettre fut accueillie avec joie. Le docteur montrait, en adressant son cadeau à Erik, qu'il avait bien compris le caractère du vieux pêcheur. Offerte directement, il est peu probable que maaster Hersebom eût accepté la barque. Mais le moyen de la refuser de son enfant d'adoption, et sous le nom de *Cynthia* qui rappelait comment Erik était entré dans la famille !...

— Vanda a raison ! s'écria M. Malarius avec un sourire.

— Vanda a raison ! ” répéta dame Katrina en essuyant une larme.

Et c'est ainsi que, pour la seconde fois, le départ d'Erik fut résolu.

CHAPITRE VIII

PATRICK O'DONOGHAN.

Ce que le docteur Schwaryencrona avait appris de nouveau n'était pas d'une bien grande importance, mais enfin c'était de nature à le lancer sur une piste.

Il savait le nom de l'ex-directeur de la Compagnie des transports canadiens, M. Joshua Churchill.

A la vérité on ignorait ce qu'était devenu ce personnage depuis la liquidation de la société. Les recherches étaient naturellement dirigées dans ce sens. Qu'on arrivât à trouver M. Joshua Churchill, et peut-être on pourrait par lui obtenir communications des anciens registres de la Compagnie, — peut-être avoir ainsi la liste des passagers du *Cynthia*. Or le bébé devait y être mentionné avec sa famille ou les personnes chargées de sa garde. Et, dès lors, le champ des investigations deviendrait singulièrement limité. Voilà le conseil donné par le solicitor, qui avait eu jadis ces registres en main comme liquidateur de la Société; mais qui, depuis dix ans au moins, ne savait rien de ce qu'était devenu M. Joshua Churchill.

Un instant, le docteur Schwaryencrona avait eu une fausse joie, en constatant que les journaux américains ont l'habitude de publier la liste des passagers embarqués à destination d'Europe. Il s'était dit qu'il suffirait probablement de recourir à une collection de vieilles gazettes pour retrouver la liste du *Cynthia*. Mais, l'habitude de ces listes était toute récente et datait de quelques années à peine. Les vieilles gazettes n'en avaient pas moins eu leur utilité, en donnant la date exacte du départ du *Cynthia*, qui avait quitté le 3 novembre, non pas un port canadien, comme on le croyait d'abord, mais le port de New-York, pour se rendre à Hambourg.

C'est donc dans cette dernière ville d'abord, puis aux Etats-Unis, que le docteur faisait présentement chercher des renseignements.

A Hambourg, ils furent à peu près nuls. Les consignataires de la Compagnie des transports canadiens ne savaient rien sur les passagers du *Cynthia* et purent simplement indiquer la nature de son fret, qu'on connaissait déjà.

Erik était, depuis six mois, revenu à Stockholm, quand on eut enfin savoir de New-York que l'ex-directeur Joshua Churchill avait, depuis sept ans déjà, rendu le dernier soupir dans un hôpital de la Neuvième Avenue, sans laisser d'héritiers connus ni probablement d'héritage. Quant aux registres de la Compagnie, sans doute ils avaient depuis longtemps été vendus comme papiers de rebut et débités en cornets par les marchands de tabac de New-York.

La piste ne conduisait donc nulle part, et le seul résultat de cette longue investigation fut de faire émettre à M. Bredejord les sarcasmes les plus douloureux pour l'amour-propre de son ami, quoique les plus anodins au fond.

L'histoire d'Erik était maintenant de notoriété commune dans la maison du docteur. On ne se gênait plus pour en parler ouvertement. Peut-être le docteur avait-il été mieux inspiré pendant les deux premières années, quand il tenait ces circonstances secrètes, car elles offraient un aliment aux bavardages de dame Greta et de Kajsa, en même temps qu'aux réflexions d'Erik lui-même. Et ces réflexions étaient souvent des plus mélancoliques.

Ne pas connaître ses parents, s'ils vivaient encore, se dire que jamais peut-être il ne saurait le secret de sa naissance, était déjà chose pénible en elle-même. Mais ce qu'il y avait de plus triste encore, c'était de ne pas savoir quelle était sa patrie.

Cette pensée attristait le pauvre Erik. Dans ces moments, il avait beau se dire qu'il avait trouvé une mère en dame Katrina, un foyer chez maaster Herselom, une patrie à Norœ, il avait beau se jurer de leur rendre ces bienfaits au centuple, et toujours être pour la Norvège le plus dévoué des fils, il se sentait dans une situation exceptionnelle.

Parfois il se demandait quelle patrie il préférerait dans le monde, s'il avait le choix. Il éprouvait une espèce de consolation à pouvoir se dire au moins qu'il était de race celtique, et cherchait dans les livres la confirmation du fait affirmé par le docteur.

Mais, quand le savant lui répétait qu'à son sens il était sûrement irlandais, Erik éprouvait un serrement de cœur. Quoi ! de tous les peuples celtes, fallait-il justement lui choisir le plus opprimé ? Si seulement il en avait eu la preuve absolue, certes il aurait aimé cette patrie malheureuse à l'égal des plus grandes et des plus illustres ! Mais cette preuve manquait ! Pourquoi ne pas croire plutôt qu'il était Français, par exemple ? En France aussi il y avait des Celtes ! Voilà une patrie comme il en aurait voulu une, avec ses traditions grandioses, son histoire dramatique et les principes féconds qu'elle a semés dans le monde ! Oh ! comme il aurait aimé avec passion, servi avec dévouement une patrie pareille !... Comme il se serait senti fier de lui appartenir !

Et pourtant, il semblait à Erik que, s'il pouvait remonter en personne à l'origine des renseignements déjà obtenus, suivre lui-même et sur les lieux les traces nouvelles qu'il serait possible de découvrir, peut-être arriverait-il à un résultat ? Ce que les soins d'agents à gages n'avaient pu faire, pourquoi son activité, à lui, ne parviendrait-elle pas à l'accomplir ?

Cette idée qui l'obsédait exerça insensiblement sur ses travaux une action des plus marquées. Comme si c'était chose arrêtée d'avance qu'il devait voyager, il commença d'étudier à fond la cosmographie, la géographie, l'art nautique, tout le programme des écoles de marine.

« Un jour ou l'autre, se disait-il, je passerai l'examen de capitaine au long cours, et je pourrai alors m'en aller à New-York, à mes propres frais, reprendre l'enquête relative au *Cynthia* ! »

Par une pente naturelle, ses causeries reflétaient ce projet d'investigation personnelle et le laissaient éclater avec candeur.

Le docteur Schwaryencrona, M. Bredejord et le professeur Hochstedt finirent par s'en imprégner au point de l'adopter pour eux-mêmes ; car la question de l'origine d'Erik, qui n'avait d'abord été à leurs yeux qu'un problème intéressant, les passionnait de plus en plus.

C'est ainsi qu'un beau soir naquit chez eux l'idée de partir tous ensemble pour New-York en excursion de vacances, et d'aller voir par eux-mêmes s'il n'y avait rien de neuf à dire de ce qu'on savait déjà.

Dix jours après, ils étaient à New-York, et, sans plus tarder se mettaient en relations avec la maison Jérémie Smith, Walker et Co., d'où étaient venus les premiers renseignements.

Dès lors, un facteur nouveau, dont personne ne soupçonnait encore la puissance, allait entrer en jeu. Ce facteur, c'était l'activité personnelle d'Erik. De New-York et des Etats-Unis, de tous ces spectacles si nouveaux pour lui, il voyait surtout ce qui pouvait se rapporter à l'objet de ses recherches. Debout, dès le point du jour, il courait au port, longeait les quais, accostait les navires en rade, cherchant et collectionnant sans relâche les renseignements les plus minutieux.

Grâce à sa connaissance parfaite de la langue anglaise, à sa physionomie douce et sérieuse, à sa familiarité avec toutes les choses de la mer, il était partout bien accueilli. On lui indiqua successivement plusieurs anciens officiers, matelots ou employés de la Compagnie des transports canadiens. Parfois il put les retrouver. D'autres fois leur trace s'était perdue. Mais aucun d'eux ne put lui donner d'informations utiles sur le dernier voyage du *Cynthia*. Il fallut quinze jours de marches, de contremarches, de recherches incessantes, pour arriver enfin à un renseignement qui tranchait par sa précision sur la masse confuse des notions parfois contradictoires qu'Erik pouvait recueillir. A la vérité, ce renseignement semblait valoir son pesant d'or.

On assurait qu'un matelot nommé Patrick O'Donoghane avait survécu au naufrage du *Cynthia* et était même revenu à New-York plusieurs fois après le naufrage. Ce Patrick O'Donoghane servait, disait-on, en qualité de novice à bord du *Cynthia*, lors du dernier voyage de ce navire. Il était spécialement affecté au service du capitaine, et, selon toute probabilité, il avait dû connaître les passagers de première classe qui nagent toujours à la table de l'arrière. Or, s'il fallait en juger par la finesse de ses vêtements, on ne pouvait douter que l'enfant, attaché sur la bouée du *Cynthia*, n'appartint à cette catégorie. Il pouvait donc être de la plus haute importance de retrouver ce matelot.

Ce fut la conclusion du docteur et de M. de Bredejord, quand Erik leur fit part de sa découverte en rentrant pour dîner à l'hôtel de la Cinquième Avenue. Presque aussitôt, d'ailleurs, la discussion devint, parce que le docteur voulut tirer de cet élément nouveau une preuve à l'appui de sa thèse favorite.

« Si jamais un nom a été irlandais, s'écria-t-il, c'est à coup sûr celui de Patrick O'Donoghane !... Quand je disais qu'il y avait de l'Irlande dans l'affaire d'Erik ! »

— Jusqu'ici je n'en vois guère ! répondit et souriant M. Bredejord. Un novice Irlandais à bord ne prouve pas grand-chose, et la difficulté serait plutôt, je crois, de découvrir un navire américain qui ne comptât pas dans son équipage un fils de la verte Erin ! »

Il y avait là de quoi épiloguer pendant deux ou trois heures et l'on ne s'en fit pas faute. De ce jour, Erik concentra tous ses efforts vers ce seul but : retrouver Patrick O'Donoghane.

Il n'y parvint pas, il est vrai ; mais à force de chercher et de demander, il finit par découvrir, sur le quai de l'Hudson, un matelot qui avait connu le dit personnage et qui put donner quelques détails. Patrick O'Donoghane était bien Irlandais, notifié d'Innishannon, dans le comté de Cork. C'était un homme de trente-trois à trente-cinq ans, de taille moyenne, avec les cheveux rouges, les yeux noirs, le nez écrasé par un accident.

« Un gaillard à reconnaître entre vingt mille ! dit le matelot. Je me le rappelle fort bien, quoique je ne l'aie pas vu depuis sept ou huit ans. »

— C'est à New-York que vous le rencontriez habituellement ?

— A New-York et ailleurs. Mais sûrement, la dernière fois, c'était à New-York.

— Vous ne pourriez pas m'indiquer quelqu'un qui me renseigne sur ce qu'il est devenu ?

— Ma foi non ; à moins que ce ne soit le propriétaire de l'auberge du *Red Anchor*, à Brooklyn !... Patrick O'Donoghane y logeait quand il débarquait à New-York. Un M. Bowles, un ancien marin !... Si celui-là ne sait rien, je ne vois pas qui pourra dire où est O'Donoghane ! »

Erik s'empressa de sauter sur un de ces grands bacs à vapeur qui font le service de la rivière de l'Est, et, vingt minutes plus tard, il était à Brooklyn.

Sur la porte du *Red Anchor*, il trouva une vieille femme d'une extrême propreté, fort occupée à éplucher des pommes de terre.

« Mr. Bowles est-il chez lui, madame ? demanda Erik en saluant avec la politesse de son pays d'adoption. »

— Il est chez lui, mais en train de faire la sieste, répondit la bonne dame en jetant un regard curieux à son interlocuteur. Si vous avez quelque chose à lui dire, je puis m'en charger... Je suis mistress Bowles !

— Oh ! Madame, vous pourrez sans doute me renseigner aussi bien que M. Bowles, reprit Erik. Je voudrais savoir si vous connaissez un matelot nommé Patrick O'Donoghane, s'il est présentement chez vous ou si vous pouvez me dire où je le trouverai !

— Patrick O'Donoghane !... Oui, je le connais ! Il y a bien cinq ou six ans, par exemple, qu'il n'a mis les pieds ici !... Et, quant à dire où il peut être, ma foi, j'en serais fort embarrassée. »

La physionomie d'Erik exprima un si profond désappointement que la vieille femme le remarqua et sans doute en fut touchée.

« Vous avez donc bien grand besoin de Patrick O'Donoghane, que vous semblez si fâché de ne pas le trouver ici ? demanda-t-elle. »

— Un très grand besoin, Madame, répondit le jeune homme avec tristesse. Lui seul peut-être me donnerait le mot d'un mystère que je chercherai, toute ma vie, à éclaircir ! »

Erik vit que la curiosité de mistress Bowles était vivement surexcitée et se dit qu'il ne devait pas y avoir d'inconvénient à l'interroger. Il lui demanda donc s'il ne pourrait pas avoir un verre d'eau gazeuse pour se rafraîchir, et sur sa réponse affirmative, entra dans l'auberge.

« Vous vous demandez sans doute, Madame, ce que je puis vouloir à Patrick O'Donoghane, dit-il de sa voix douce, le voici : Patrick O'Donoghane a, paraît-il, assisté au naufrage du *Cynthia*, un navire américain qui s'est perdu, il y a dix-sept ans environ, sur la côte de Norvège !... Or, moi qui vous parle, j'ai été recueilli par un pêcheur norvégien, qui m'a trouvé tout petit, âgé de neuf mois à peine, dans un berceau qui flottait attaché sur une bouée du *Cynthia* ! Je cherche O'Donoghane pour savoir s'il ne pourrait pas me renseigner sur ma famille ou tout au moins sur ma patrie !... »

Un cri poussé par mistress Bowles arrêta net les explications d'Erik.

« Sur une bouée, dites-vous !... Vous étiez attaché sur une bouée ? »

Et sans attendre la réponse, elle courut à l'escalier.

« Bowles !... Bowles !... descends vite ! cria-t-elle d'une voix perçante. Sur la bouée ! Vous êtes l'enfant à la bouée ! Qui se serait attendu à pareille affaire ? » répétait-elle en revenant vers Erik, qui pâlisait de surprise et d'espoir.

Allait-il donc enfin apprendre le secret si passionnément cherché ?

Un pas lourd se fit entendre dans l'escalier de bois, et bientôt un petit vieillard parut sur le seuil de la salle basse.

« Quoi !... qu'est-ce donc ?... n'y a-t-il ? demanda-t-il en se frottant les yeux. »

— Il y a que nous avons besoin de toi ! répondit péremptoirement mistress Bowles. Assieds-toi là et écoute monsieur, qui va te répéter ce qu'il vient de me dire. »

Mr. Bowles obéit sans protestation. Erik fit comme lui. Il répéta à peu près ce qu'il venait de déclarer à la bonne dame.

Sur quoi la figure de Mr. Bowles se dilata comme une pleine lune, sa bouche dessina un large sourire, et il se mit à regarder sa femme en se frottant les mains.

« Dois-je supposer que vous connaissiez déjà mon histoire ? » demanda Erik le cœur palpitant.

Mr. Bowles fit un signe affirmatif, se gratta l'oreille et se décida enfin à parler.

« Je la connais sans la connaître, dit-il enfin, et ma femme aussi la connaît bien !... Nous en avons assez souvent causé sans y rien comprendre ! »

Erik, pâle et les dents serrées, buvait ces paroles, espérant un éclaircissement. Mais l'éclaircissement se faisait attendre. Mr. Bowles n'avait pas le don de l'éloquence, ni celui de la clarté.

Ce fut seulement quand sa femme eut placé la bouteille devant lui avec deux verres que le digne homme se décida à parler.

CHAPITRE IX

CINQ CENTS LIVRES STERLING DE RÉCOMPENSE.

Patrick O'Donoghane, autant qu'Erik put le comprendre à travers les réticences et les digressions de M. Bowles, n'était

pas précisément un modèle de vertu. Le propriétaire du *Red Anchor* l'avait connu mousse, novice et matelot, avant et après le naufrage du *Cynthia*. Jusqu'à cette époque, Patrick O'Donoghane était pauvre, comme le sont généralement les gens de mer. A la suite de ce naufrage, il était revenu d'Europe avec une grosse liasse de banknotes, prétendant avoir fait un héritage en Irlande, — ce qui semblait assez peu vraisemblable.

M. Bowles n'avait jamais cru à cet héritage. Il pensait même qu'une fortune si subite devait se rattacher d'une manière quelconque, mais probablement peu avouable, au naufrage du *Cynthia*. Car il était certain que Patrick O'Donoghane s'y était trouvé, et, contrairement à l'habitude des marins en pareil cas, il évitait avec soin d'en parler. Il s'était même empressé de décamper, de faire un voyage au long cours, au moment du procès civil intenté par la compagnie d'assurances aux propriétaires du *Cynthia*, et cela afin de ne pas être impliqué dans le procès, fût-ce comme témoin. Cette conduite avait paru d'autant plus suspecte, que Patrick O'Donoghane était alors le seul survivant connu de l'équipage. M. Bowles n'avait jamais su le fin mot de cette affaire ; mais sa femme et lui l'avaient toujours trouvée louche.

Ce qui le paraissait davantage encore, c'est que Patrick, pendant son séjour à New-York, n'était jamais à court d'argent. Il n'en rapportait pourtant guère de ses voyages. Mais, quelques jours après son retour, il ne manquait pas d'avoir de l'or et des billets, et quand il était gris, ce qui lui arrivait fréquemment, il se vantait de posséder un secret qui équivalait à une fortune. Et le mot qui revenait toujours dans ses divagations, c'était "l'enfant sur la bouée."

"L'enfant sur la bouée, monsieur Bowles ! disait-il en frappant sur la table. L'enfant sur la bouée vaut son pesant d'or !..."

Jamais on n'avait pu lui tirer une explication de ces paroles qui étaient restées pendant des années, pour le ménage Bowles, un sujet de suppositions à perte de vue.

D'où l'émotion de mistress Bowles, au moment où Erik lui avait appris qu'il était précisément ce fameux "enfant sur la bouée".

Patrick O'Donoghane, qui avait eu pendant plus de quinze ans l'habitude de loger au *Red Anchor*, quand il se trouvait à New-York, n'y paraissait plus depuis quatre ans environ. Et ici encore il y avait, au dire de M. Bowles, quelque chose de mystérieux. L'Irlandais avait reçu un soir la visite d'un homme qui s'était enfermé avec lui pendant près d'une heure. A la suite de cette visite, Patrick O'Donoghane, ému et pressé, avait précipitamment payé son compte, pris son sac de matelot, et il était parti.

Jamais plus on ne l'avait revu.

Mr. et Mistress Bowles ignoraient naturellement la cause de ce départ subit. Mais ils avaient toujours pensé qu'il devait se rattacher au naufrage du *Cynthia* et à l'histoire de "l'enfant sur la bouée". Dans leur opinion, le visiteur de Patrick serait venu l'avertir qu'il courait quelque danger grave, et l'Irlandais avait jugé prudent de quitter immédiatement New-York.

Tel était, dans son ensemble, le récit qu'Erik put obtenir. Il avait hâte de le communiquer à ses amis. Aussi s'empressa-t-il de demander à Mr. et à Mistress Bowles la permission d'aller les chercher.

Son rapport fut naturellement accueilli à la Cinquième Avenue avec l'intérêt qu'il méritait. Pour la première fois, après tant de recherches, on se trouvait sur la trace d'un homme qui avait fait des allusions réitérées à "l'enfant sur la bouée". Aucun incident de pareille importance ne s'était encore produit. L'affaire parut assez grave pour qu'on décidât de télégraphier à Mistress Bowles en la priant de préparer un dîner de six couverts. M. Bredejord avait suggéré ce moyen de tirer de ces braves gens tout ce qu'ils pouvaient savoir.

Erik n'espérait guère apprendre du nouveau. Il connaissait déjà assez bien les époux Bowles pour être convaincu qu'il

leur avait fait dire tout ce qu'ils savaient. Mais il comptait sans la grande habitude qu'avait M. Bredejord d'interroger les témoins, dans les cours de justice, et de tirer de leurs réponses ce qu'ils ne soupçonnaient souvent pas eux-mêmes.

Mistress Bowles s'était surpassée. Elle avait dressé la table dans sa plus belle chambre du premier étage, et improvisé en moins d'une heure, un dîner excellent. Très flattée de se voir invitée à y prendre place avec son mari, elle se prêta de la meilleure grâce du monde à l'interrogatoire de l'éminent avocat. On récolta ainsi un certain nombre de faits qui avaient leur importance.

D'abord, Patrick O'Donoghane avait dit en propres termes, au moment du procès intenté par la compagnie d'assurances, qu'il s'en allait, "pour ne pas être assigné comme témoin."

D'autre part, c'était bien à New-York ou aux environs que se trouvait la source des revenus suspects qu'il semblait se faire avec un secret. Car, en arrivant, il était toujours sans argent, et, un beau soir, après avoir passé l'après-midi dehors, il rentrait avec de l'or plein ses poches.

On ne pouvait douter que ce secret ne se rapportât à "l'enfant sur la bouée," puisqu'il l'avait dit à diverses reprises.

Patrick O'Donoghane avait dû tenter de tirer un parti définitif de ce secret, et la tentative même avait dû amener une crise. En effet, la veille même de son départ soudain, il affirmait qu'il était fatigué de naviguer ; il ne comptait plus reprendre la mer et voulait désormais vivre à New-York en rentier.

Enfin, l'individu qui était venu voir Patrick O'Donoghane avait un intérêt à le faire partir, car, dès le lendemain, il était venu demander l'Irlandais au *Red Anchor* et avait paru très satisfait de ne plus l'y trouver. M. Bowles se croyait sûr de pouvoir reconnaître cet individu, qui, d'après ses allures et ses manières, lui avait paru être un "detective" ou un de ces agents de police officieux comme il y en a dans les grandes villes.

M. Bredejord concluait de ces circonstances que Patrick avait dû être systématiquement épouventé par la personne même dont il tirait de l'argent pendant ses séjours à New-York, et qui lui avait sans doute dépêché ce détective pour lui donner à craindre une poursuite criminelle. Cela seul pouvait expliquer que l'Irlandais fût parti précipitamment à la suite de cette visite et n'eût plus jamais reparu.

Il importait donc d'avoir le signalement du détective en même temps que celui de Patrick O'Donoghane. Mr. et Mistress Bowles le donnèrent très précis. En compulsant leur livre de comptes, ils purent aussi retrouver la date exacte du départ de l'Irlandais, qui remontait à quatre ans moins trois mois, et non pas à cinq ou six ans, comme ils le croyaient d'abord.

Le docteur Schwaryencrona fut immédiatement frappé de ce fait que la date de ce départ, et, par conséquent, de la visite du détective, correspondait précisément à celle des premières annonces qu'il avait fait faire en Grande-Bretagne pour rechercher les survivants du *Cynthia*. La concordance était même si frappante qu'il était impossible de ne pas établir une corrélation entre les deux phénomènes.

Il semblait donc qu'on commençât à voir un peu clair dans le problème. L'abandon d'Erik sur une bouée devait avoir été le résultat d'un crime, — crime dont le novice O'Donoghane, embarqué sur le *Cynthia*, avait été le témoin ou le complice. Il en connaissait l'auteur, qui habitait New-York ou les environs, et il avait longtemps exploité ce secret. Puis un jour était venu où, las des exigences de l'Irlandais et sous le coup des annonces insérées dans les journaux, on avait suffisamment effrayé Patrick pour le décider à déguerpir.

Dès le lendemain, M. Bredejord se faisait présenter par le ministre de Suède au surintendant de la police de New-York, et il le mettait en possession des faits connus. En même temps, il entraînait en rapports avec les sollicitors de la compagnie d'assurances qui avaient plaidé contre les propriétaires du *Cynthia*, et parvenait à faire exhumer le dossier de ce pro-

cès des cartons poussiéreux où il dormait depuis de longues années.

Mais l'examen de ces paperasses ne fournit aucun document d'importance. De part et d'autre, on n'avait pu produire aucun témoin du naufrage. Toute l'affaire avait roulé sur des points de droit et sur l'exagération du chiffre de l'assurance, opposé à la valeur réelle du navire et du fret. Les armateurs du *Cynthia* n'avaient pu établir la bonne foi de leur dire, ni expliquer comment le naufrage s'était produit. L'ensemble de leur défense ayant paru faible, la Cour avait donné gain de cause à la partie adverse. Mais nulle part, dans ces procès ou transactions, il n'y avait la moindre trace d'un enfant de neuf mois.

L'examen de ces dossiers avait duré plusieurs jours. Il venait de prendre fin, quand M. Bredejord reçut avis de se présenter chez le surintendant de police, qui lui dit qu'à son grand regret il n'avait rien trouvé. Personne à New-York ne connaissait de détective officiel ou bénévole qui répondit au signalement donné par M. Bowles. Personne n'avait pu fournir la moindre indication sur un individu ayant intérêt à se débarrasser de Patrick O'Donoghane. Quant à ce matelot, il ne semblait pas avoir mis le pied aux États-Unis depuis quatre ans au moins. Les faits remontaient d'ailleurs à une date si éloignée et si voisine de la prescription de vingt ans, que, même en admettant le retour immédiat de Patrick O'Donoghane, il était au moins douteux que la justice consentit à se saisir de l'affaire.

Au total, elle tombait à plat, cette solution qu'Erik avait cru un instant tenir, et elle lui échappait, peut-être sans retour.

Il n'y avait plus qu'à revenir en Suède en passant par l'Irlande, pour voir si, d'aventure, Patrick O'Donoghane n'y serait pas simplement allé planter ses choux. C'est ce que firent le docteur Schwaryencrona et ses amis, après être allés prendre congé de Mr. et de Mistress Bowles.

Les steamers de New-York à Liverpool faisant toujours escale à Cork, les voyageurs n'eurent qu'à prendre cette voie pour se trouver à quelques milles d'Innishannon. Ils apprirent là que Patrick O'Donoghane n'était jamais revenu dans son pays depuis l'âge de douze ans et n'avait jamais donné de ses nouvelles.

« Où aller le chercher maintenant ? demandait le docteur Schwaryencrona, comme on se rembarquait pour Londres, d'où l'on devait gagner Stockholm.

— Dans les ports de mer, évidemment, et en particulier dans les ports non américains, répondit M. Bredejord. Car, notez bien ce point, un matelot, un ancien mousse ne renonce pas, à trente-cinq ans, à son métier. C'est le seul qu'il connaisse. Patrick navigue donc. Et les navires ayant pour but d'aller d'un port à un autre, c'est seulement là qu'on peut espérer trouver un homme de mer.

Le nombre de ports où les Américains n'ont pas d'affaires n'est pas si grand qu'on ne puisse aisément en dresser la liste. Je pense qu'on pourrait commencer par là, et faire d'abord demander dans ces ports si l'on n'y a pas de nouvelles d'un individu répondant au signalement d'O'Donoghane.

— Pourquoi n'avoir pas recours tout simplement à l'annonce ? demanda M. Schwaryencrona.

— Parce que Patrick O'Donoghane n'aurait garde d'y répondre, s'il se cache, — même en supposant que l'annonce puisse atteindre un matelot.

— Qui nous empêche de la faire rassurante pour lui, de l'avertir qu'il se trouvera en tous cas abrité par la prescription et qu'il a tout avantage à nous renseigner ?

— C'est juste. Mais j'en reviens à mon objection : je crains fort qu'une annonce n'arrive pas à un simple matelot.

— On peut toujours essayer en offrant une récompense à Patrick O'Donoghane, ou à qui le fera retrouver. Qu'en distu, Erik ?

— Il me semble que des annonces pareilles, pour avoir un effet, devront être répétées dans un grand nombre de jour-

naux. Elles coûteront donc très cher et pourront effrayer Patrick O'Donoghane, si engageantes qu'elles soient, au cas où il croirait avoir intérêt à se cacher. Ne vaudrait-il pas mieux confier à quelqu'un le soin d'aller faire personnellement une enquête dans les ports où l'on suppose que doit se trouver cet homme ?

— Fort bien ; mais où trouver l'homme de confiance qui pourrait suivre une pareille enquête ?

— Il est tout trouvé si vous le voulez, mon cher maître, reprit Erik. C'est moi.

— Toi, mon cher enfant... Et tes études ?...

— Mes études peuvent n'en pas souffrir. Rien ne m'empêcherait de les poursuivre en voyageant... De plus, s'il faut vous l'avouer, docteur, je me suis déjà assuré le moyen de voyager gratis.

— Et comment cela ? demandèrent ensemble M. Schwaryencrona, M. Bredejord et M. Hochstedt.

— Tout simplement en me préparant pour l'examen de capitaine au long cours. Je puis le passer demain, s'il est nécessaire.

— Comment ! tu as fait cela sans en rien dire ? s'écria le docteur à demi fâché, tandis que l'avocat et le professeur riaient de bon cœur.

— Vraiment, répliqua Erik, je ne crois pas que mon crime soit bien grand jusqu'ici, puisqu'il s'est borné à m'enquérir des matières de l'examen et à les apprendre ! Je ne l'aurais pas subi sans vous en demander la permission, et je la sollicite en ce moment même.

— Je te la donne, méchant garçon ! dit le docteur, apaisé par l'argument. Mais quant à te laisser repartir d'« maintenant », et tout seul, c'est une autre affaire !... Nous attendrons pour cela que tu aies atteint ta majorité.

— Oh ! c'est bien ainsi que je l'entends ! » répliqua Erik avec un accent de reconnaissance et de soumission sur lequel il n'y avait pas à se tromper.

Toutefois le docteur ne voulut pas renoncer à son idée. Selon lui, la recherche personnelle dans les ports ne serait jamais qu'un expédient. L'annonce, au contraire, allait partout à la fois. Si Patrick O'Donoghane ne se cachait pas, ce qui était possible, ce moyen devait le faire arriver tout droit. S'il se cachait, elle pouvait servir à le faire découvrir. Après avoir mûrement pesé toutes choses, on arrêta donc la rédaction suivante, qui, traduite en sept ou huit langues, devait bientôt s'envoler dans les cinq parties du monde sur l'aile des cent journaux les plus répandus :

“ PATRICK O'DONOGHAN, matelot absent de New-York depuis quatre ans. Cent livres sterling de récompense à qui le fera retrouver. Cinq cents livres sterling à lui-même, s'il se met en rapport avec le signataire. Rien à craindre, les faits étant couverts par la prescription.

“ DR. SCHWARYENCRONA. Stockholm.”

Le 20 octobre, le docteur et ses compagnons de voyage étaient rentrés dans leurs pénates. Le lendemain, cette annonce fut déposée à l'Agence générale de publicité de Stockholm, et, trois jours après, elle avait fait son apparition dans plusieurs journaux.

CHAPITRE X

TUDOR BROWN, ESQUIRE

Un matin de mai, le docteur était dans son cabinet, quand le domestique lui apporta la carte d'un visiteur. Cette carte portait un nom : M. Tudor Brown, et une indication : on board the *Albatros*.

“ M. Tudor Brown ? se dit le docteur en cherchant dans ses souvenirs, sans y trouver rien qui s'adaptât à cette dénomination.

—Ce monsieur demande à voir M. le docteur, reprit le domestique.

—Faites-le entrer."

Ce personnage entra dans le cabinet du docteur comme il aurait pu entrer dans une station de chemin de fer, sans même ébaucher un salut. Il s'arrêta pour dire d'une voix qui ressemblait à celle de Polichinelle, tant l'accent en était à la fois guttural et nasal :

"C'est vous le docteur Schwaryencrona ?

—C'est moi," répondit le docteur fort étonné de ces manières.

Il se demandait déjà s'il ne devait pas sonner pour faire reconduire ce grossier personnage, quand un mot du nouveau venu arrêta net cette velléité.

"J'ai vu votre annonce au sujet de Patrick O'Donoghane, disait l'étranger, et j'ai pensé que vous aimeriez connaître ce que je sais de lui.

—Monsieur, prenez donc la peine de vous asseoir," allait répondre le docteur.

Mais il s'aperçut que l'étranger n'avait pas attendu son invitation. Après avoir choisi le fauteuil qui lui parut le plus confortable, il était déjà en train de le rouler près du docteur.

"J'ai pensé, reprit-il, que vous accueilliez ces détails avec plaisir, puisque vous offrez cinq cents livres pour les connaître ! C'est pourquoi je vous les apporte."

Le docteur s'inclina sans mot dire.

"Sans doute, reprit l'autre de sa voix nasillarde, vous vous demandez déjà qui je suis. Je vais donc vous le dire. Comme ma carte a pu vous l'apprendre, je m'appelle Tudor Brown, sujet britannique.

—Irlandais, peut-être ?" demanda le docteur avec intérêt.

L'étranger visiblement surpris, hésita un instant, puis répondit :

—Non, Ecossais. . . Oh ! je sais que je n'en ai pas l'air et qu'on me prend plutôt pour un Yankee. Mais cela ne fait rien, je suis Ecossais ! . . . J'ai une fortune indépendante et je ne dois rien à personne. Si je vous dis qui je suis, c'est parce que cela me fait plaisir, car rien ne m'y oblige !

—Permettez-moi de vous faire observer que je ne vous l'ai pas demandé, dit le docteur en souriant.

—Non ; eh bien ! alors, ne m'interrompez pas, ou nous n'arriverons jamais au bout. Vous publiez des annonces pour savoir ce qu'est devenu Patrick O'Donoghane, n'est-ce pas ? C'est donc que vous avez besoin de ceux qui le savent ! . . . Moi qui vous parle, je le sais !

—Vous le savez ? demanda le docteur en rapprochant son siège de celui de l'étranger.

—Je le sais ! Mais, avant de vous le dire, il faut que je vous demande quel intérêt vous avez à cette recherche.

—C'est trop juste !" répliqua le docteur.

En quelques mots, il conta l'histoire d'Erik, que son visiteur écouta avec une profonde attention.

"Et ce garçon vit toujours ? demanda Tudor Brown.

—Assurément ! Il vit, il est bonne santé et va commencer au mois d'octobre prochain ses études médicales à l'Université d'Upsal.

—Ah ! ah ! reprit l'étranger qui parut réfléchir. Et, dites-moi un peu, n'avez-vous pas d'autre moyen de percer le mystère de sa naissance que de vous adresser à Patrick O'Donoghane ?

—Je n'en connais pas d'autre, répliqua le docteur. Après de longues recherches, je suis arrivé à savoir que cet O'Donoghane était en possession du secret, que lui seul peut-être pouvait m'en dire le mot, et c'est pourquoi je demande de ses nouvelles par la voie des journaux. Du reste, c'est sans grand espoir d'en obtenir par ce moyen.

—Pourquoi cela ?

—Parce que j'ai lieu de croire qu'O'Donoghane a des motifs graves de se cacher. Il est, par conséquent peu probable qu'il réponde jamais à mes annonces. Aussi ai-je l'intention de recourir prochainement à un autre procédé. Je possède son

signalement, je sais quels sont les ports qu'il doit fréquenter de préférence, et je me propose de l'y faire rechercher par des agents spéciaux."

Le docteur Schwaryencrona ne disait pas ces choses à la légère. Il les énonçait avec l'intention formelle de voir quel effet elles produiraient sur l'homme qu'il avait devant lui. Aussi, remarqua-t-il fort bien en dépit du flegme affiché par l'étranger, un battement de paupières et une légère contraction à la commissure des lèvres sur la face glabre de Tudor Brown. Mais, presque aussitôt celui-ci se redressa.

"Eh bien, docteur, dit-il, si vous n'avez pas d'autre moyen d'être renseigné que de retrouver O'Donoghane, vous ne le serez jamais ! . . . Patrick O'Donoghane est mort."

Si douloureusement surpris que fût le docteur par cette nouvelle, il ne sourcilla pas et se contenta d'observer son visiteur qui continua ainsi :

"Mort et enterré, ou pour mieux dire, mort et noyé par trois cents brasses de fond ! Le hasard a voulu que cet homme, dont le passé me semble mystérieux et que j'avais remarqué pour cette raison, fût, il y a trois ans, employé en qualité de gabier à bord de mon yacht, l'*Albatros*. Il y a trois ans environ, comme nous passions par le travers de Madère, le gabier Patrick O'Donoghane tomba à la mer. J'avais fait stopper, mettre les embarcations à l'eau, et on le chercha si bien qu'il fut retrouvé et qu'on put lui donner à bord tous les soins imaginables. Mais ce fut en vain. O'Donoghane était mort. Il fallut rendre à la mer la proie que nous avions tenté de lui arracher ! . . . Procès-verbal de l'accident fut naturellement dressé sur le livre du bord. Pensant que cet acte pourrait vous être utile, j'en ai fait prendre une copie certifiée et je vous l'apporte."

Ce disant, M. Tudor Brown tira son portefeuille, y prit une feuille de papier couverte de timbres et la présenta au docteur.

Celui-ci la parcourut rapidement. C'était bien un extrait du livre de bord de l'*Albatros*, propriétaire Tudor Brown, portant décès du gabier Patrick O'Donoghane, par le travers de l'île de Madère.

Cet acte avait les caractères de l'authenticité. Mais la manière dont il arrivait dans ses mains était si étrange que le docteur ne put s'empêcher de formuler tout haut l'étonnement qu'il éprouvait. Il le fit toutefois avec sa courtoisie habituelle.

—"Permettez-moi une question, une seule question, Monsieur, dit-il à son visiteur.

—Parlez, docteur.

—Comment se fait-il que vous ayez en poche un tel acte tout préparé, dûment certifié et légalisé ? . . . Et pourquoi me l'apportez-vous ?

—Si je compte bien, cela fait deux questions, répondit Tudor Brown. Je réponds donc point par point. J'ai cet acte en poche par la raison qu'ayant vu vos annonces, il y a deux mois et pouvant fournir le renseignement que vous demandez, j'ai voulu vous le donner complet et définitif, autant qu'il est en mes moyens. . . . Je vous l'apporte par la raison que, me promenant dans ces parages à bord de mon yacht, j'ai trouvé naturel de vous présenter en personne ce petit papier pour satisfaire à la fois ma curiosité et la vôtre !"

Il n'y avait rien à répondre à ce raisonnement. Aussi le docteur alla-t-il à la seule conclusion qu'il dût en tirer.

—"Vous êtes donc ici avec l'*Albatros* ? demanda-t-il vivement.

—Sans doute.

—Et avez-vous encore à bord quelques matelots qui aient connu Patrick O'Donoghane ?

—Plusieurs assurément.

—Me permettriez-vous de les voir ?

—Tant qu'il vous plaira ! Voulez-vous venir à mon bord à l'instant même ?

—Si vous n'y avez pas d'objection ?

—Aucune," dit l'étranger en se levant.

M. Schwaryencrona toucha un timbre, se fit donner sa pelisse fourrée, sa canne, son chapeau, et partit avec Tudor Brown. En cinq minutes, ils arrivèrent au quai où était amarré l'*Albatros*.

Ils furent reçus par un vieux loup de mer à la face rubiconde et aux favoris gris, dont la physionomie respirait la franchise et la loyauté.

— Monsieur Ward, voici un gentleman qui désire être renseigné sur le sort de Patrick O'Donoghane, dit Tudor Brown en l'abordant.

— Patrick O'Donoghane !... répondit le vieux marin, Dieu ait son âme !... Il nous a donné assez de mal pour le repêcher, le jour où il s'est noyé par le travers de l'île de Madère ! Et à quoi bon, je le demande, puisqu'il a fallu le rendre aux poissons !

— Vous le connaissiez depuis longtemps ? demanda le docteur.

— Ce requin-là ?... Ma foi, non ! Depuis un an ou deux peut-être ! Je crois bien que c'est à Zanzibar que nous l'avions embauché ! Pas vrai, Tommy Duff ?

— Qui me hèle ? demanda un jeune matelot, fort occupé à polir une boule de cuivre à la rampe de l'escalier.

— Ici ! répondit l'autre. C'est bien à Zanzibar, n'est-ce pas, que nous avons recruté Patrick O'Donoghane ?

— Patrick O'Donoghane, dit le matelot, comme si ses souvenirs n'étaient pas d'abord très précis. Ah ! oui, je me rappelle !... Ce gabier qui s'est laissé périr en tombant à l'eau par le travers de Madère ! Oui, monsieur Ward, c'est bien de Zanzibar qu'il venait !

Le docteur Schwaryencrona se fit décrire Patrick O'Donoghane et s'assura que le signalement répondait bien à celui qu'il possédait. Tous ces gens semblaient honnêtes et sincères. Ils avaient de bonnes figures ouvertes et naïves. Il se déclara donc entièrement satisfait et poussa l'esprit de sacrifice jusqu'à ne pas se retirer sans inviter à dîner M. Tudor Brown, qui se promenait de long en large sur la dunette, en sifflant un air à lui connu.

Mais M. Tudor Brown ne jugea pas à propos d'accepter cette invitation. Il la déclina dans ces termes courtois :

— Non. Puis pas !... Ne dîne jamais en ville !

Il ne restait plus à M. Schwaryencrona qu'à se retirer. C'est ce qu'il fit, sans avoir obtenu le moindre coup de chapeau de cet étrange personnage.

Son premier soin fut d'aller conter l'aventure à M. Bredejord, qui l'écouta sans mot dire et se promit, à part lui, d'ouvrir une contre-enquête.

Mais, quand il voulut la commencer dans la journée même, en compagnie d'Erik, l'*Albatros* avait quitté Stockholm sans dire où il allait et sans laisser l'adresse de M. Tudor Brown.

Tout ce qui restait de l'affaire, c'est l'acte de décès dûment certifié de Patrick O'Donoghane.

Cet acte avait-il une valeur sérieuse ? C'est ce que M. Bredejord se permettait de révoquer en doute. Il avait fait prendre des informations à Edimbourg, où personne ne connaissait Tudor Brown, ce qui semblait suspect.

Mais le fait indéniable, c'est qu'on n'entendait plus parler de Patrick O'Donoghane et que les annonces restaient sans nouvel effet.

Or, Patrick O'Donoghane disparu pour toujours, aucun espoir ne subsistait d'arriver à percer le mystère de la naissance d'Erik. Lui-même, il en convenait et se voyait obligé de reconnaître que tout supplément d'enquête était désormais sans objet.

Aussi ne fit-il aucune difficulté, à l'automne suivant, de commencer ses études médicales à l'université d'Upsal, selon le vœu du docteur. Il voulut seulement passer d'abord l'examen de capitaine au long cours. Et cela seul aurait suffi à montrer qu'il ne renonçait pas à ses projets de voyage.

C'est qu'il avait maintenant au cœur un autre souci, un souci cuisant, auquel il ne voyait d'autre remède que l'agita-

tion et le mouvement des grandes aventures. Sans que le docteur s'en doutât, Erik éprouvait le besoin de trouver un prétexte pour quitter son foyer, dès que ses études seraient terminées, et ce prétexte, il ne pouvait guère le voir que dans un plan général de voyages. La cause de ce besoin était l'aversion de plus en plus manifeste que froken Kajsa, la nièce du docteur, ne perdait aucune occasion de lui témoigner, et qu'il n'aurait d'ailleurs, à aucun prix, voulu laisser soupçonner à l'excellent homme.

Ses rapports avec la jeune fille avait toujours été des plus singuliers. Aux yeux d'Erik, après sept ans comme au premier jour de son arrivée à Stockholm, la petite fée était restée le modèle de toutes les élégances et de toutes les perfections mondaines. Il lui avait voué une admiration sans réserve et avait fait des efforts héroïques pour devenir son ami. Mais Kajsa ne s'était jamais habituée à l'idée de voir cet "intrus," comme elle l'appelait, prendre pied chez le docteur, y être traité en fils adoptif et devenir le favori des trois amis. Les succès scolaires d'Erik, sa bonté, sa douceur, loin de lui faire trouver grâce devant elle, devenaient plutôt de nouveaux motifs de jalousie. Au fond, Kajsa ne pardonnait pas au jeune garçon de n'être qu'un pêcheur et qu'un paysan.

Mais ce fut bien autre chose quand elle sut qu'Erik était moins encore qu'un paysan, — un enfant trouvé. Cela lui parut tout uniment monstrueux et déshonorant. Et ce sentiment se manifestait chez elle par les regards les plus dédaigneux, les silences les plus mortifiants, les avanies les plus cruelles. Erik était-il invité avec elle à une réunion d'enfants dans une maison amie ? elle refusait tout net de danser avec lui. A table, elle affectait de ne pas répondre à ce qu'il disait, ou de n'en tenir aucun compte. En toute occasion, elle prenait à tâche de l'humilier.

Le pauvre Erik avait deviné la cause de cette conduite peu charitable. Il lui était impossible de comprendre pourquoi ce malheur affreux de ne pas connaître sa famille et sa patrie devenait un grief contre lui. Il essaya un jour d'en raisonner avec Kajsa, de lui faire entendre l'injustice et la cruauté d'un pareil préjugé ; mais elle ne daigna pas même l'écouter. Plus ils grandissaient tous deux, plus cet abîme qui les séparait semblait s'élargir.

Erik, d'abord affligé de ces dédains, avait fini par s'en indigner et par se jurer d'en triompher. Il rêvait de se placer si haut dans l'estime publique, à force de travail, que chacun fût obligé de s'incliner. Mais il se jurait aussi de partir à la première occasion, de ne pas rester sous ce toit où chaque jour était marqué pour lui par une secrète humiliation. Seulement il fallait que le bon docteur ignorât les motifs de ce départ. Et c'est pourquoi Erik parlait fréquemment de s'engager, au terme de ses études, dans quelque expédition scientifique.

CHAPITRE XI

ON NOUS ÉCRIT DE LA "VÉGA..."

On était au mois de décembre 1878. Erik venait d'entrer dans sa vingtième année et de passer son premier examen de doctorat. La préoccupation à peu près unique de la Suède savante, et l'on peut dire du monde entier, était la grande expédition arctique du navigateur Nordenskiöld. Après avoir préparé son entreprise par plusieurs voyages aux régions polaires, après avoir étudié à fond toutes les données du problème, Nordenskiöld tentait, une fois de plus, la découverte de ce passage nord-est de l'Atlantique au Pacifique, qui, depuis trois siècles, avait déjoué les efforts de toutes les nations maritimes.

C'était le 21 juillet 1878 que Nordenskiöld avait quitté Tromsø, à bord de la *Véga*, pour tenter d'atteindre le détroit de Behring en passant au nord de la Russie et de la Sibérie. Le lieutenant Palanders, de la marine suédoise, commandait le navire, à bord duquel se trouvait, avec le chef et l'inspira-

teur du voyage, tout un état-major de botanistes, de géologues, de médecins et d'astronomes. Tout était prévu pour une campagne de deux ans, s'il devenait nécessaire d'hiverner en route. Mais Nordenskiöld ne cachait point son espoir d'arriver avant l'automne au détroit de Behring, grâce à la précision des mesures qu'il avait prises, et toute la Suède partagea son espoir.

Partie du port le plus septentrional de la Norvège, la *Véga* arrivait, le 29 juillet, à la Nouvelle-Zemble, le 1er août, à la mer de Kara, le 6 août, à l'embouchure de l'Yéniséï. Le 9 août, elle doublait le cap Tchelynskin ou Nord-Est, point extrême du vieux continent qu'aucun navire n'avait encore franchi. Le 7 septembre, elle mouillait à l'embouchure de la Léna et se séparait du troisième de ses bateaux à charbon. Et, dès le 16 octobre, une dépêche télégraphique, déposée à Irkoutsk par ce bateau même, annonçait au monde le succès de la première partie de l'expédition.

On peut juger de l'impatience avec laquelle les nombreux amis du navigateur suédois attendaient les détails de ce voyage. Ces détails n'arrivèrent que dans les premiers jours de décembre. Car, si l'électricité franchit les distances avec la rapidité de la pensée, il n'en est pas de même de la poste sibérienne. Les lettres de la *Véga*, déposées à Irkoutsk en même temps que la dépêche, mirent plus de six semaines à parvenir à Stockholm. Mais enfin elles y arrivèrent, et, dès le 5 décembre, un des grands journaux suédois publiait, sur la première partie du voyage, une correspondance due à la plume d'un jeune docteur en médecine attaché à l'expédition.

Ce même jour, en déjeunant, M. l'avocat Bredejord était occupé à parcourir avec un vif intérêt les détails donnés dans ces quatre colonnes, quand ses yeux tombèrent sur un paragraphe qui lui fit faire un soubresaut. Il le relut avec attention, le relut encore ; puis, se levant brusquement, il sauta sur sa pelisse, sur son chapeau, et ne fit qu'un bond chez le docteur Schwaryencrona.

— Avez-vous lu la correspondance de la *Véga* ? cria-t-il en rentrant comme un ouragan dans le "matsal," où son ami était en train de déjeuner avec Kajsa.

— Je n'ai fait que commencer, répondit le docteur, et je me disposais à achever tout à l'heure cette lecture en fumant ma pipe.

— Alors vous n'avez pas vu encore, reprit M. Bredejord hors d'haleine, vous n'avez pas vu ce que contient cette correspondance ?

— Non, reprit M. Schwaryencrona avec un calme parfait.

— Eh bien ! écoutez ceci, s'écria M. Bredejord en se rapprochant de la fenêtre... C'est le journal d'un de vos confrères, aide-naturaliste à bord de la *Véga*... Ecoutez ceci :

"30 et 31 juillet.—Nous entrons dans le détroit de Jugor, et nous mouillons devant un village samoyède nommé Chabarova.

"Acheté d'un pêcheur samoyède deux magnifiques saumons. Incident : ce pêcheur tombe à l'eau en quittant le navire, au moment où nous allions appareiller. On le repêche à demi asphyxié, raidi par le froid comme une barre de fer, et, par surcroît, blessé à la tête. Transporté sans connaissance à l'infirmerie de la *Véga*, déshabillé et couché, on reconnaît que ce pêcheur samoyède est un Européen. Il a les cheveux rouges, son nez a été écrasé par un accident, et, sur la poitrine, au niveau du cœur, ces mots sont tatoués dans un écusson : *Patrick O'Donoghlan, Cynthia*."

Ici, M. Schwaryencrona poussa un cri de surprise.

"Attendez, voici la suite," dit M. Bredejord.

Et il poursuivit sa lecture.

"3 août.—Le pêcheur de Chabarova est tout à fait remis de ses fatigues. Il a paru surpris de se trouver à bord de la *Véga* et en route pour le cap Tchelynskin, mais en a bientôt pris son parti. Il parle anglais avec un accent nasal comme

les Yankees, prétend être Ecossais et se nommer Johnny Bowles. Il serait venu à la Nouvelle-Zemble avec des pêcheurs russes et serait établi depuis douze ans dans ces parages. Le nom tatoué sur sa poitrine est, dit-il, celui d'un de ses amis d'enfance, mort depuis fort longtemps..."

—C'est évidemment notre homme ! s'écria le docteur en proie à une vive émotion.

—N'est-ce pas qu'il ne peut y avoir de doute ? répondit l'avocat. Le nom, le navire, le signalement,—tout y est. Il n'est pas jusqu'au choix de son pseudonyme—Johnny Bowles,—jusqu'à ce soin d'affirmer que Patrick O'Donoghlan est mort,—qui ne soient des preuves surabondantes !

Tous deux gardèrent le silence en réfléchissant aux conséquences possibles de cette révélation.

"Comment aller le chercher si loin ? dit enfin le docteur.

—C'est difficile évidemment, répliqua M. Bredejord. Mais enfin c'est déjà quelque chose de savoir qu'il existe et de connaître la partie du monde où il se trouve !

Les deux amis en étaient là de leur conversation quand Erik arriva d'Upsal, à deux heures. Lui aussi, il avait lu la grosse nouvelle, et il avait pris le train sans perdre un seul instant. Mais, chose singulière, ce n'était pas la joie, c'était plutôt l'inquiétude qui dominait chez lui.

"Savez-vous ce que je crains maintenant ? dit-il au docteur et à M. Bredejord. Je crains qu'il ne soit arrivé malheur à la *Véga*... Songez donc que nous sommes au 5 décembre, et que les chefs de l'expédition comptaient arriver avant le mois d'octobre au détroit de Behring !... Si cette prévision s'était réalisée, nous le saurions maintenant, car la *Véga* serait depuis longtemps au Japon, d'où l'on aurait eu de ses nouvelles !... Or les dépêches et les lettres venues par la voie d'Irkoutsk sont datées du 7 septembre, c'est-à-dire que, depuis trois mois entiers, on ne sait rien de ce qu'est devenue la *Véga*... c'est-à-dire qu'elle n'est pas arrivée à temps au détroit de Behring... c'est-à-dire qu'elle a subi le sort commun de toutes les expéditions parties depuis trois siècles pour découvrir le passage nord-est !

—La *Véga* peut avoir été obligée d'hiverner dans les glaces comme ses prévisions le comportaient, objecta le docteur.

—Evidemment, mais c'est l'hypothèse la plus favorable, et un hivernage pareil est entouré de tant de dangers qu'il équivaut presque à un naufrage. En tout cas, un fait est désormais hors de doute, c'est que, si nous devons jamais avoir des nouvelles de la *Véga*, nous n'en aurons pas avant l'été prochain.

—Pourquoi cela ?

—Par la raison même que, si la *Véga* n'a pas péri, elle est actuellement enfermée dans les glaces et ne pourra en sortir qu'en juin ou juillet, en mettant les choses au mieux !

—C'est vrai, répondit M. Bredejord.

—Quelle conclusion tires-tu de ce raisonnement ? demanda le docteur, inquiet du ton saccadé qu'avait pris la voix d'Erik en l'énonçant.

—La conclusion, c'est qu'il m'est impossible d'attendre aussi longtemps, sans être fixé sur une question qui a pour moi une si grande importance !...

—Que veux-tu faire ? Il faut bien accepter l'inévitable !...

—A moins que cet inévitable ne soit simplement qu'apparent ! répondit Erik. Les lettres sont bien venues des mers arctiques par la voie d'Irkoutsk ! Pourquoi n'irais-je pas, moi, par la même voie ?... Je suivrais la côte de Sibirie !... Je chercherais à m'informer auprès des gens du pays, à savoir si l'on n'a pas entendu parler d'un navire naufragé ou pris dans les glaces !...

Peut-être arriverais-je à retrouver Nordenskiöld... et Patrick O'Donoghlan !... C'est une entreprise qui vaut qu'on la tente !

L'idée d'Erik était très simple. Elle consistait tout uniment à communiquer aux journaux de Stockholm, sous forme de note impersonnelle, son dilemme sur le sort probable de la *Véga* :—Ou elle a péri, ou elle est actuellement enfermée dans

les glaces,—en concluant à la nécessité d'envoyer à sa recherche.

Le raisonnement était assez serré, et l'intérêt qui s'attachait à la tentative de Nordenskiöld assez universel, pour que le jeune étudiant d'Upsal fût certain de voir la question discutée avec ardeur dans les cercles scientifiques. Mais l'effet de sa note dépassa son attente. Tous les journaux sans exception la commentèrent en l'approuvant. Les corps savants et la masse même de la nation la prirent à cœur. L'opinion publique se prononça avec une unanimité sans égale en faveur d'une expédition de secours. Des comités se formèrent, des souscriptions s'ouvrirent pour la préparer. Le commerce, l'industrie, les écoles, les cours de justice, toutes les classes voulurent contribuer à l'entreprise.

L'enthousiasme ne fit que grandir à mesure que les jours s'écoulaient sans apporter de nouvelles positives de Nordenskiöld. Dès la fin de décembre, les fonds souscrits atteignaient déjà un chiffre considérable. Le docteur Schwaryencrona et l'avocat Bredejord tenait la tête de la liste avec une souscription de dix mille kroners chacun. Ils faisaient partie du comité directeur, qui avait choisi Erik pour secrétaire.

Celui-ci en était véritablement l'âme. Son ardeur, sa modestie, sa compétence évidente sur toute les questions relatives à l'entreprise qu'il étudiait et creusait sans relâche, lui eurent bientôt conquis l'influence la plus décisive. Il n'avait pas caché, dès le premier jour, que son rêve était de faire partie de l'expédition, fût-ce à titre de simple matelot ; qu'il y avait un intérêt personnel et supérieur ; et cela même donnait plus de poids à toutes les excellentes idées qu'il apportait aux organisateurs de l'entreprise. Aussi dirigea-t-il en personne tous les travaux préparatoires.

Parmi les offres qui furent faites au comité, son choix s'arrêta sur un schooner de cinq cents quarante tonneaux, récemment achevé à Brème, qu'un équipage de dix-huit hommes pouvait aisément manœuvrer. Ce schooner, tout en conservant sa mâture, fut muni d'une machine à vapeur de quatre-vingts chevaux, et d'une hélice disposée de manière qu'on pût la remonter à bord si les glaces la mettaient en danger. Le foyer d'une des chaudières était aménagé en vue de brûler des huiles ou des graisses, qu'on peut aisément se procurer dans les régions arctiques, si le charbon venait à manquer. La coque, protégée par son revêtement de chêne, fut en outre renforcée de poutres transversales, de manière à offrir une grande résistance à la pression des glaces. Enfin, l'avant était cuirassé et armé d'un éperon d'acier, pour se frayer une route dans la banquise même, si son épaisseur ne dépassait pas la limite du tirant d'eau.

Le schooner, acheté et remis sur chantier, fut baptisé l'*Alaska*, à raison de la direction à laquelle il était destiné. Il avait en effet été décidé que le navire prendrait autour du monde la route opposée à celle de Nordenskiöld, pour aborder l'Océan Sibérien par la presqu'île d'Alaska et le détroit de Behring, et rencontrer en chemin le grand explorateur.

Cependant les travaux d'aménagement de l'*Alaska* étaient activement poussés ; les approvisionnements, les vivres, les vêtements choisis conformément à des principes consacrés par l'expérience ; l'équipage composé de matelots d'élite, endurcis au froid par des campagnes de pêche en Islande ou au Groënland. Enfin le commandant, choisi par le comité, était un officier de la marine suédoise, bien connu par ses voyages dans les mers arctiques, le lieutenant Marsilas. Il devait avoir pour premier lieutenant Erik lui-même, désigné pour ce poste par l'énergie qu'il avait mise au service de l'entreprise, et qualifié d'ailleurs par son diplôme de capitaine au long cours.

Les préparatifs touchaient à leur fin, quand maaster Hersebom et son fils Otto, arrivant de Noroë avec leur grand chien Klaas, sollicitèrent la faveur d'être engagés comme matelots à bord de l'*Alaska*. Ils savaient, par une lettre d'Erik, le puissant intérêt personnel qu'il avait à ce voyage, et voulaient en partager les périls avec lui. Maaster Hersebom faisait valoir son expérience des parages groënlandais et l'utilité dont pou-

vait être son chien Klaas comme chef de file, dans l'attelage d'un traîneau. Otto n'avait à mettre en ligne que sa belle santé, sa force herculéenne et son dévouement. Grâce à l'appui du docteur et de M. Bredejord, ils furent tous trois agréés par le comité.

Au commencement de février 1879, tout était prêt. L'*Alaska* avait ainsi cinq mois pleins pour se trouver au détroit de Behring à la fin de juin, époque jugée la plus favorable pour son exploration. Il allait d'ailleurs s'y rendre par la voie la plus directe, c'est-à-dire par la Méditerranée, le canal de Suez, l'Océan Indien et les mers de Chine.

Le programme n'avait pas été tracé à plaisir ; il était le résultat d'une impérieuse nécessité, puisqu'il s'agissait d'arriver au détroit de Behring par le plus court chemin, et en restant jusqu'au dernier moment en communication télégraphique avec Stockholm.

Mais une difficulté assez grave menaçait de retarder le départ. On avait si bien fait les choses pour l'armement du navire que les fonds menaçaient d'être un peu courts pour les crédits indispensables à l'expédition. Il fallait, en effet, compter sur des achats considérables de charbon et sur divers autres frais. Un nouvel appel de fonds était nécessaire. Comme il venait d'être lancé, le comité fut mis en émoi, le 2 février, par deux lettres chargées qui lui arrivèrent ensemble.

La première était de M. Malarius, instituteur public à Noroë, lauréat de la *Société de botanique*. Elle contenait un billet de cent kroners et la demande d'être attaché en qualité d'aide-naturaliste à l'expédition de l'*Alaska*.

La seconde contenait un chèque de vingt-cinq mille kroners, avec cette note laconique :

« Pour le voyage de l'*Alaska*.

« De la part de M. TUDOR BROWN, à la condition qu'il sera admis comme passager. »

CHAPITRE XII

PASSAGERS IMPRÉVUS

La demande de M. Malarius avait un caractère trop touchant pour ne pas être accueillie avec bienveillance par le comité directeur. Elle fut donc votée d'enthousiasme.

Quant à la condition mise par Tudor Brown au versement de ses vingt-cinq mille kroners, le docteur Schwaryencrona et M. Bredejord furent d'abord vivement tentés de la combattre. Mais, quand ils durent avouer quels étaient les motifs de leur répugnance, ils se virent fort empêchés. Quelle raison donner au comité pour lui demander de repousser une souscription aussi importante ? Ils n'en avaient pas de valable. Tudor Brown était venu apporter à M. Schwaryencrona l'acte de décès de Patrick O'Donoghon, et maintenant Patrick O'Donoghon paraissait être vivant. Mais où était la preuve de la mauvaise foi de Tudor Brown en cette affaire. Peut-être son but était-il uniquement d'aller, lui aussi, vérifier comment Patrick O'Donoghon, qu'il croyait noyé par le travers de Madère, se trouvait sur la côte de Sibérie. En supposant même d'autres projets chez Tudor Brown, il pouvait y avoir un intérêt à le surveiller, à le connaître, à l'avoir sous la main. Car, enfin, de deux choses l'une : ou il n'avait rien à démêler avec l'enquête qui occupait depuis si longtemps les amis d'Erik, et alors il était inutile de le traiter en adversaire ; ou, au contraire, il avait un intérêt personnel dans cette affaire, si obscure, et alors mieux valait cent fois le voir agir pour le combattre.

Le docteur et M. Bredejord commencèrent donc par se décider à ne pas s'opposer à son embarquement. Puis, graduellement, ils furent pris du désir d'étudier par eux-mêmes cet homme singulier et de savoir pourquoi il prenait passage sur l'*Alaska*. Or, comment y arriver sans s'embarquer comme lui ? Bref, le docteur Schwaryencrona, grand amateur de voyages, deman-

da à partir comme passager, en payant le prix que le comité jugerait. Aussitôt son exemple agit avec une force irrésistible sur M. Bredejord. Lui aussi sollicita une cabine dans les mêmes conditions.

Le départ était irrévocablement fixé au 10 février. Le 9, Erik attendait M. Malarus. Il fut agréablement surpris de voir arriver aussi dame Katrina et Vanda, qui avaient pris le train pour venir lui faire leurs adieux. Elles étaient modestement descendues dans une auberge de la ville; mais le docteur exigea qu'elles vissent demeurer chez lui, au grand déplaisir de Kajsa, qui ne trouvait pas ses hôtes assez distingués.

Vanda était maintenant une grande jeune fille, dont la beauté avait tenu toutes ses promesses. Elle venait de subir avec succès à Bergen des examens fort difficiles et qui pouvaient lui permettre de prétendre à une chaire de professeur dans une école supérieure. Mais elle préférait rester à Noroë, auprès de sa mère, et allait supplier M. Malarus pendant son absence. Toujours sérieuse et douce, elle puisait dans cette instruction solide, qui n'avait rien changé à la simplicité de ses habitudes domestiques, un charme étrange et profondément original. Elle s'épanouissait dans sa grâce comme une fleur sauvage, choisie au bord du fiord et cultivée par son vieux maître en son petit jardin derrière l'école.

Dans la soirée, une réunion intime rassembla autour du parloir toute la famille d'adoption d'Erik. M. Bredejord et le docteur jouèrent avec M. Hochstedt une dernière partie de whist. On découvrit alors que M. Malarus était de première force à ce noble jeu, — ce qui allait permettre de charmer les loisirs à bord de l'*Alaska*.

Après le whist on fit un peu de musique. Kajsa joua d'un air dédaigneux une valse à la mode. Vanda chanta, avec une voix d'une étendue et d'une justesse surprenantes, une vieille mélodie scandinave. Puis on servit le thé, et l'on but un grand bol de punch au succès de l'expédition. Erik remarqua que Kajsa affectait de ne pas toucher son verre.

— Ne nous souhaitez-vous par un heureux voyage? lui demanda-t-il à demi-voix.

— A quoi bon souhaiter ce qu'on n'espère pas? répondit-elle.

Le lendemain, au point du jour, tout le monde se trouvait à bord, sauf Tudor Brown. Depuis l'envoi de la lettre chargée, il n'avait pas donné signe de vie.

Le départ était indiqué pour dix heures. Au premier coup, le commandant Marsilas fit lever l'ancre et sonner la cloche du départ pour avertir les visiteurs de redescendre à terre.

— Adieu, Erik! s'écria Vanda en lui jetant ses bras autour du cou.

— Adieu, mon fils! dit Katrina en pressant le jeune lieutenant sur son cœur.

— Et vous, Kajsa, ne me direz-vous rien? demanda-t-il en s'avançant vers elle comme pour l'embrasser aussi.

— Je vous souhaiterais de ne pas avoir le nez gelé et de découvrir que vous êtes un prince déguisé! répliqua-t-elle en riant avec impertinence.

Ce fut tout. Les avertissements de la cloche devenaient plus impérieux. La foule des visiteurs regagnait l'escalier, autour duquel les embarcations se pressaient pour les recevoir. Au milieu de cette confusion, presque personne ne remarqua l'arrivée d'un retardataire, qui déboula sur le pont, une valise à la main.

Ce retardataire était Tudor Brown. Il se présenta au capitaine et réclama sa cabine, qui lui fut indiquée sur l'heure.

Une minute plus tard, après deux ou trois coups de sifflet stridents et prolongés, l'hélice entraînait en jeu, un bouillonnement d'écume blanchissait les eaux de l'arrière, et l'*Alaska*, glissant majestueusement sur les eaux vertes de la Baltique, sortait de Stockholm au milieu des acclamations de la foule, qui agitaient chapeaux et mouchoirs.

Erik, debout sur la passerelle, commandait la manœuvre. M. Bredejord et le docteur, accoudés aux bastingages de bâbord, envoyaient un dernier adieu à Kajsa et à Vanda sur la

jetée. M. Malarus, déjà pris d'un affreux malaise, était allé s'allonger sur sa couchette. Tout entiers au souci de la séparation, ni les uns ni les autres n'avaient remarqué l'arrivée de Tudor Brown.

Aussi le docteur ne put-il réprimer un mouvement de surprise, quand, en se retournant, il le vit surgir des profondeurs du navire et marcher droit à lui, les mains dans ses poches, vêtu comme il l'était lors de leur unique entrevue et le chapeau toujours vissé sur la tête.

— Beau temps, dit Tudor Brown, en manière de salut et d'introduction.

Le docteur était stupéfait de cet aplomb. Il attendit quelques instants que l'étrange personnage ébauchât au moins une excuse, donnât une explication de sa conduite. Voyant que rien venait, il ouvrit le feu.

— Eh bien, Monsieur, il paraît que Patrick O'Donoghue n'est pas aussi mort qu'on le disait? s'écria-t-il avec sa vivacité ordinaire.

— C'est précisément ce qu'il s'agit de savoir, riposta l'étranger avec un flegme imperturbable, et c'est pour en avoir le cœur net que j'ai tenu à être du voyage.

Sur quoi, Tudor Brown tourna les talons, et, jugeant sans doute l'explication parfaitement satisfaisante, se mit à arpenter le pont en sifflant son air favori.

Quel pouvait avoir été le but de ce Tudor Brown en cherchant à établir la mort de Patrick O'Donoghue? Et quel but pouvait-il maintenant poursuivre en partant avec l'*Alaska*? C'était impossible à dire. Mais il était difficile de ne pas croire que cette double démarche se rapportait plus ou moins directement avec l'histoire du *Cynthia* et de "l'enfant sur la bouée." Tout l'intérêt qui s'attachait à Patrick O'Donoghue, pour Erik et ses amis, était en effet lié à sa connaissance supposée de l'affaire, et c'est seulement à raison de cette connaissance qu'on avait besoin de retrouver l'Irlandais. Or, on se trouvait en présence d'un homme qui, sans y être invité, était venu déclarer que Patrick O'Donoghue avait péri. Et cet homme s'imposait à l'expédition de recherches, aussitôt que sa déclaration se trouvait démentie de la manière la plus imprévue! Il fallait donc conclure qu'il avait dans tout cela un intérêt personnel; et le fait même qu'il fût venu trouver M. Schwaryencrona indiquait la connexité de cet intérêt avec l'enquête instituée par le docteur.

Quelle conduite tenir avec lui? Sur ce point aussi les avis étaient partagés. Le docteur alléguait qu'il serait politique de traiter Tudor Brown avec une bienveillance au moins apparente, afin d'arriver à le faire causer. M. Bredejord, comme Erik, éprouvait une répugnance invincible à jouer cette comédie, et il n'était pas bien sûr, en somme, que M. Schwaryencrona lui-même eût la force de se conformer à son programme. On décida de laisser à Tudor Brown et aux circonstances le soin de tracer l'attitude à tenir avec lui.

L'attente ne fut pas longue. A midi précis, la cloche sonna pour le dîner. M. Bredejord et le docteur se rendirent à la table du commandant. Ils y trouvèrent Tudor Brown déjà installé, toujours avec son chapeau, et ne manifestant pas la moindre intention d'entrer en relations avec ses voisins. Cet homme était véritablement d'une grossièreté qui désarmait l'indignation. Il semblait étranger aux plus simples éléments du savoir-vivre, se servait le premier, choisissait les meilleurs morceaux, mangeait et buvait comme un ogre. A deux ou trois reprises, le commandant et M. Schwaryencrona lui adressèrent la parole. Il ne daigna même pas leur répondre, ou ne répondit que par gestes.

Cela ne l'empêcha pas, d'ailleurs, à la fin du repas, et tout en se servant libéralement d'un cure-dent gigantesque, de se renverser sur sa chaise et de s'adresser comme suit à M. Marsilas:

— Quel jour serons-nous à Gibraltar?

— Le 19 ou le 20, je pense, répondit le capitaine.

Tudor Brown tira un calepin de sa poche et consulta son calendrier.

"Cela nous mettrait le 22 à Malte, le 25 à Alexandrie, et, pour la fin du mois à Aden," reprit-il comme se parlant à lui-même.

Là-dessus, il se leva, remonta sur le pont et se remit à arpenter la dunette.

"Un joli compagnon de route que le comité nous a octroyé là !" ne put s'empêcher de remarquer M. Marsilas.

M. Bredejord allait lui donner la réplique, quand un vacarme épouvantable, éclatant au haut de l'escalier, lui coupa la parole. C'étaient des cris, des aboiements, des voix confuses. Tout le monde se leva et courut sur le pont.

L'agitation était causée par Klaas, le grand chien groenlandais de maître Herseboom. Il semblait que la mine de Tudor Brown ne lui revint pas, car, après avoir témoigné son hostilité par des grognements sourds en le voyant passer et repasser auprès de lui, il avait fini par se jeter sur ses jambes. Tudor Brown avait aussitôt tiré de sa poche un revolver et se disposait à s'en servir, quand Otto était arrivé à point pour l'en empêcher et renvoyer Klaas à sa niche. Une discussion assez confuse s'était alors produite. Tudor Brown, blême de colère ou de terreur, voulait absolument brûler la cervelle au chien. Maître Herseboom, survenu à la rescousse, protestait vivement contre un pareil projet. Le commandant se montra à propos pour mettre le holà, en priant Tudor Brown de rengainer son revolver, et décrétant que Klaas serait désormais tenu à la chaîne.

Cet incident ridicule fut le seul qui signala les premiers jours du voyage. Tout le monde s'accoutuma peu à peu au mutisme et aux étranges manières de Tudor Brown. À la table du commandant, on finit par ne pas plus s'occuper de lui que s'il n'existait pas. Chacun se crut des habitudes et des distractions. M. Malarius, après deux jours passés au lit, commença à manger, et fut bientôt en état de tenir sa place à d'interminables parties de whist avec le docteur et M. Bredejord. Erik, très occupé à son service, consacrait à la lecture tous ses instants de loisir. La navigation de l'*Alaska* suivait son cours normal et régulier.

Le 11, on avait passé l'île d'Oland, le 12, franchi le Sund, atteint le Skager-Rack le 13, signalé Helligoland le 14, enfilé le 15 le Pas de Calais, et doublé le 16 le cap de la Hague.

Au milieu de la nuit suivante, Erik dormait dans sa cabine, quand il fut réveillé par un grand silence, et s'aperçut qu'il n'entendait pas la trépidation de l'hélice. Il n'avait pas à s'en inquiéter, M. Kjellquist étant de quart ; mais, par curiosité, il se leva pour aller aux informations.

Il apprit alors, au rapport du chef mécanicien, que la tige de la pompe de circulation venait de se fausser, — ce qui avait nécessité l'extinction des feux. On naviguait à présent à la voile avec une assez faible brise de sud-ouest.

L'inspection fut assez longue et ne jeta aucun jour sur les causes de l'avarie. Le mécanicien demandait qu'on relâchât au port le plus voisin pour le réparer.

Le commandant Marsilas, après examen personnel, adopta cette opinion. On se trouvait à une trentaine de milles de Brest, et ordre fut donné de mettre le cap sur le grand port français.

CHAPITRE XIII

APPUYONS AU SUD-OUEST

Le lendemain, l'*Alaska* entra en rade de Brest. Son avarie n'était heureusement pas grave. Un ingénieur, immédiatement appelé, promit que tout serait réparé dans trois jours. C'était donc un retard de peu d'importance et qu'on allait compenser dans une certaine mesure en faisant du charbon, — ce qui dispenserait de relâcher à Gibraltar, comme on en avait d'abord l'intention. Le prochain arrêt se trouvant ainsi remis à Malte, on gagnait vingt-quatre heures de ce chef ; cela réduisait à deux jours le retard réel. Or, l'itinéraire de l'*Alaska* donnait à l'imprévu une marge de trente jours au moins. Il

n'y avait donc pas lieu de s'inquiéter, et tout le monde se sentait désormais en disposition de prendre ce contretemps le plus philosophiquement du monde.

Bientôt il fut évident que le contretemps allait se transformer en fête. En quelques heures, l'arrivée de l'*Alaska* s'était répandue dans la ville, et, comme on connaissait par les journaux le but de son voyage, l'état-major du navire suédois ne tarda pas à se trouver l'objet des démonstrations les plus flatteuses. L'amiral-préfet maritime et le maire de Brest, le commandant du port et ceux des navires en rade vinrent officiellement visiter le capitaine Marsilas. Un dîner et un bal furent offerts aux hardis explorateurs qui partaient à la recherche de Nordenskiöld. Si peu épris que fussent le docteur et M. Malarius de ces réunions mondaines, il fallut bien paraître à la table qui se dressait pour eux. Quant à M. Bredejord, il était là dans son véritable élément.

Parmi les convives du préfet, invités pour faire honneur à l'état-major de l'*Alaska*, se trouvait un grand vieillard à la physionomie fine et mélancolique. Il fut bientôt remarqué par Erik, qui lut, dans son regard un peu triste, une sympathie à laquelle il ne pouvait se méprendre. C'était M. Durrien, consul général honoraire, membre militant de la Société de géographie, bien connu par ses voyages en Asie Mineure et au Soudan. Erik en avait lu la relation avec un très vif intérêt. Il en parla au savant français en homme compétent, quand on les eut présentés l'un à l'autre. Or, si légitimes que puissent être les satisfactions de cet ordre, elles ne sont pas souvent le lot des voyageurs. Il leur leur arrive, quand leurs aventures font du bruit, de récolter l'admiration banale de la foule ; il leur arrive moins souvent de voir leurs travaux appréciés, dans un salon, par des juges bien informés. La respectueuse curiosité du jeune lieutenant alla droit au cœur du vénérable géographe et mit un sourire sur ses lèvres pâles.

"Je n'ai pas eu grand mérite à ces découvertes, dit-il en réponse à quelques mots d'Erik sur des fouilles heureuses, récemment exécutées aux environs d'Assouan. J'allais droit devant moi, en homme qui cherche à oublier des peines cruelles et qui se soucie peu des résultats, pourvu qu'il se livre aux travaux de son goût. Le hasard a fait le reste..."

Voyant Erik et M. Durrien si bons amis, l'amiral eut soin de les faire placer l'un près de l'autre à table, de sorte que leur causerie se poursuivit tout le temps du dîner.

Comme on prenait le café, le lieutenant de l'*Alaska* se vit entraîné par un petit homme chauve, qui lui avait été présenté sous le nom du docteur Kergaridec, lequel lui demanda de but en blanc quel était son pays. D'abord un peu surpris de la question, Erik répondit qu'il était Suédois, ou, pour parler plus exactement, Norvégien, et que sa famille habitait le gouvernement de Bergen. Puis il désira connaître le motif de cette demande.

"Le motif est fort simple, lui répondit son interlocuteur. Voilà une heure que je me permets de vous considérer par-dessus la table, tout en dinant, et je n'ai jamais vu nulle part le type celte aussi nettement accusé que chez vous !... Il faut vous dire que je suis fort adonné aux études celtiques !... Or, voici la première fois qu'il m'arrive de rencontrer le type celte chez un Scandinave ! Peut-être y a-t-il là une indication précieuse pour la science, et faut-il classer la Norvège parmi les régions visitées par nos ancêtres gauls !"

Erik allait sans doute expliquer au savant brestois les raisons qui infirmaient la valeur de cette hypothèse, quand le docteur Kergaridec se détourna pour adresser ses hommages à une dame qui venait d'entrer dans le salon du préfet maritime et l'entretien en resta là.

Comme les autres passagers de l'*Alaska*, Tudor Brown avait reçu et accepté l'invitation du préfet maritime. On put même croire qu'il allait s'y rendre dans son costume habituel, car c'est ainsi qu'il s'était fait débarquer à l'heure du dîner. Mais, sans doute, la nécessité d'ôter son précieux chapeau lui parut

trop dure, et, au moment même de franchir la porte de son hôte, il rebroussa chemin. On ne le vit plus de la soirée.

En rentrant après le bal, où il avait dansé fort et ferme, Erik apprit d'Herseboom que Tudor Brown était revenu vers sept heures et avait dîné seul. Après quoi il avait pénétré dans l'appartement du commandant pour consulter une carte marine; puis il était reparti vers huit heures dans le canot qui l'avait ramené de terre.

Ce furent les dernières nouvelles qu'on eut de lui.

Le lendemain soir, à cinq heures, Tudor Brown n'avait pas reparu. Il savait pourtant que les réparations de la machine devaient être terminées, les feux rallumés, et que le départ de l'*Alaska* ne pouvait être retardé. Le commandant avait pris soin d'en avertir tout le monde. Il donna donc l'ordre de lever l'ancre.

Le navire allait larguer ses amarres, quand un canot, lancé à toute vitesse, fut signalé, venant du quai. Tout le monde crut qu'il portait Tudor Brown. On vit bientôt qu'il s'agissait seulement d'une lettre. A la surprise générale, cette lettre était adressée à Erik.

En l'ouvrant, Erik constata qu'elle contenait simplement la carte de M. Durrieu, consul général honoraire, membre de la Société de géographie avec ces mots au crayon :

"Bon voyage!... Prompt retour!..."

Explique qui pourra ce qui se passa dans l'âme d'Erik. Cette attention d'un savant aimable et distingué lui alla au cœur et fit monter une larme à ses yeux. En quittant cette terre hospitalière, qu'il connaissait depuis trois jours à peine, il lui semblait quitter une patrie. Il serra la carte de M. Durrieu dans son carnet, en se disant que cet adieu d'un vieillard lui porterait bonheur.

Deux minutes plus tard, l'*Alaska* se mettait en mouvement et s'avancait vers le goulet. A six heures, il l'avait franchi, et le pilote lui souhaitait bon voyage.

On était au 20 février. Le temps était clair. Le soleil avait disparu sous une ligne d'horizon aussi nette qu'en un jour d'été. Mais la nuit montait et bientôt elle allait être profonde car la lune ne devait se lever qu'à dix heures du soir. Erik, le service pendant le premier quart, se promenant d'un pas léger sur le gaillard d'arrière. Il lui semblait qu'avec Tudor Brown le mauvais génie de l'expédition avait disparu.

"Pourvu qu'il n'aille pas s'aviser de nous rejoindre à Malte ou à Suez!" se disait-il.

Et c'était en effet possible; — probable même, si Tudor Brown avait voulu s'épargner le long détour que l'*Alaska* devait faire pour se rendre en Egypte. Pendant que le navire allait contourner la France et l'Espagne, il pouvait, si bon lui semblait, se donner une semaine de séjour à Paris ou sur tout autre point du trajet par terre, et rejoindre ensuite l'*Alaska* par la mer des Indes.

Mais enfin ce n'était qu'une possibilité. La réalité du moment, c'est qu'il ne se trouvait plus là, et il n'en fallait pas davantage pour mettre tout le monde en gaieté.

Aussi le dîner, qui eut lieu à six heures et demie, comme à l'ordinaire, fut-il le plus cordial qu'on eût encore vu. Au dessert, on but au succès de l'expédition, que chacun associait, plus ou moins distinctement, au fond de sa pensée, avec l'absence de Tudor Brown. Puis on monta sur le pont pour fumer un cigare.

La nuit était profonde. Au loin, vers le nord, on voyait briller le feu du cap Saint-Mathieu, celui des Pierres-Noires et celui d'Ouessant. Vers le sud, on laissait à l'arrière le grand feu fixe du Bec-du-Raz et le feu clignotant à éclipses de Tevenec. Le petit feu fixe de la falaise du Bec-du-Raz, qui n'éclaire que deux secteurs, l'un de 41 degrés, l'autre de 30, vers l'ouest, venait d'être signalé, ce qui montrait qu'on était en bonne route. Par le travers même de l'*Alaska*, à bâbord, brillait le feu de l'île de Sein, feu à éclats, se succédant de quatre secondes en quatre secondes, précédés et suivis d'éclipses. Une bonne brise de nord-est accélérerait la marche du navire en l'appuyant fortement sur sa hanche de bâbord. Aussi roulait-il peu, quoique la mer fût assez houleuse.

Comme les dîneurs arrivaient sur le pont, l'homme de service à l'arrière achevait de tirer le loch.

"Dix nœuds un quart, dit-il au commandant qui s'avancait vers lui pour savoir le résultat de l'opération.

— C'est une jolie marche, à laquelle on s'abonnerait pour cinquante ou soixante jours! dit le docteur en riant.

— En effet, répondit le commandant, et nous n'aurions plus, en ce cas, beaucoup de charbon à brûler pour arriver au détroit de Behring."

Sur ces mots, il quitta le docteur et redescendit à sa chambre. Là, il choisit, dans un grand casier ouvert sous ses baromètres et ses montres marines, une carte doublée de toile qu'il déploya sur son bureau, à la vive lueur d'une énorme lampe Carcel suspendue au plafond. C'était une carte de l'Amérique britannique, indiquant sous les détails de la région maritime dite arctique et présentement parcourue par l'*Alaska*, entre le 47° et le 49° degré de latitude nord, le 4° et le 5° degré de longitude ouest de Greenwich. La carte avait près d'un mètre carré de surface. Les côtes, les îles, les feux fixes et tournants, les bancs de sable, les profondeurs et jusqu'aux directions à suivre y étaient marqués par le menu. Avec une carte pareille et une boussole, il semblait qu'un enfant même eût pu guider le plus gros navire dans ces parages partout si périlleux, où naguère encore un officier distingué de la marine française, le lieutenant Mage, l'explorateur du Niger, vint se perdre corps et biens avec tous ses compagnons de la *Magicienne*, après le *Sané* et tant d'autres.

Le hasard voulait que le commandant Marsillas n'eût jamais navigué dans ces eaux. En fait, la nécessité seule de relâcher à Brest l'y avait amené, sans quoi il eût passé fort au large. Aussi ne pouvait-il se fier qu'à une étude attentive de la carte du soin de rester en bonne route. Mais la chose semblait des plus simples. Laisant sur sa gauche la Pointe-du-Van, le Bec-du-Raz et l'île de Sein, séjour légendaire des neuf Druidesses, presque toujours voilé par la poussière des lames mugissantes, il n'avait qu'à courir droit à l'ouest, pour virer au sud quand il se trouverait au large. Le feu fixe de l'île indiquait nettement sa position, et, d'après la carte, à moins d'un quart de mille à l'ouest de ce feu, l'île finissait à pic par de hautes falaises, bordée par la mer libre à des profondeurs qui atteignaient rapidement cent mètres. Ce point de repère étant précieux par une nuit aussi sombre, le commandant, après un examen minutieux de la carte, se décida à le ranger de plus près qu'il n'aurait fait peut-être en plein jour, c'est-à-dire à trois ou quatre milles au large. Il remonta donc sur le pont, donna un coup d'œil à la mer et dit à Erik d'appuyer de vingt-cinq degrés au sud-ouest.

L'ordre parut surprendre le jeune lieutenant.

"C'est bien au sud-ouest? demanda-t-il respectueusement, croyant avoir mal entendu.

— J'ai dit au sud-ouest, répéta un peu sèchement le commandant. Cette route n'est pas de votre goût?

— Puisque vous me posez la question, commandant, je dois vous avouer que non, répondit franchement Erik. J'aurais préféré courir plus longtemps à l'ouest.

— A quoi bon?... Pour perdre une nuit de plus!

Le ton du commandant ne permettait pas d'insister. Erik donna l'ordre tel qu'il l'avait reçu. Après tout, son chef était un marin éprouvé et dans lequel on pouvait avoir pleine confiance.

Si léger qu'il fût, le changement de direction avait suffi pour modifier sensiblement l'allure du navire. L'*Alaska* commençait à rouler fortement et, à chaque embardée, piquait son avant dans la lame. Tout autour de lui, c'était maintenant un bouillonnement confus de petites vagues à crête blanche. Le loch indiquait quatorze nœuds, et, comme la brise fraîchissait encore, Erik jugea prudent de faire prendre deux ris.

Le docteur et M. Bredejord, en proie à un malaise subit, ne tardèrent pas à descendre dans leurs cabines. Le comman-

dant, qui s'était pendant quelques minutes promené de long en large sur le pont, fit bientôt comme eux.

Il était à peine arrivé dans sa chambre, quand Erik s'y présenta.

— Commandant, dit le jeune homme, je viens d'entendre à bâbord des bruits suspects ! On dirait des lames qui se brisent sur les rochers !... Je me crois en conscience obligé de vous dire qu'à mon estime nous suivons une route dangereuse !...

— Décidément, Monsieur, vous avez l'inquiétude tenace ! s'écria le commandant. Quel danger pouvons-nous craindre tant que nous avons ce feu à trois bons milles de nous, si ce n'est quatre ?

Et, d'un doigt impatient, il montrait sur la carte, toujours étalée sur son bureau, l'île de Sein, qui se dressait comme une sentinelle avancée à la pointe extrême du musoir breton.

Erik suivit la direction de ce doigt. Il vit clairement qu'en effet aucun danger n'était signalé aux abords de l'île taillée à pic et entourée d'eaux profondes. Rien ne pouvait être, aux yeux d'un marin, plus rassurant et plus décisif. Pourtant, ce n'était pas une illusion, non plus, ces bruits de lames brisées qu'il avait perçus à sa gauche, c'est-à-dire sous le vent, et conséquemment à une faible distance.

Chose bizarre, qu'Erik osait à peine se dire à lui-même, il lui semblait ne pas reconnaître, dans les profils de côtes qu'il avait sous les yeux, l'image sinistre et perfide que sa mémoire gardait de ces parages, tels qu'il les avait vus décrits dans les traités de géographie. Mais quoi ! opposer une impression fugitive, un vague souvenir, à un fait aussi brutal et aussi précis qu'une carte de l'amirauté britannique !... Erik ne l'osa pas. Les cartes sont faites précisément pour garantir les navigateurs contre les erreurs ou les illusions de leur mémoire. Il salua son chef et remonta.

Il n'avait pas encore mis le pied sur la passerelle que ces cris retentirent :

— Brisants à tribord ! suivis presque aussitôt d'un second appel : — Brisants à bâbord !

Il y eut aussitôt sur le pont un coup de sifflet accompagné d'un trépignement confus, une série de manœuvres effectuées l'une sur l'autre. L'*Alaska* ralentit sa marche et fit machine en arrière... Le commandant se précipita vers l'escalier.

A ce moment il perçut un bruit sourd qui ressemblait à un froissement de traîneau sur la neige. Soudain une secousse terrible le jeta à la renverse en faisant frémir le navire de la quille à la pointe de ses mâts !... Puis le silence se fit, et l'*Alaska* resta immobile.

Il venait de se loger comme un coin entre deux rochers sous-marins.

Le commandant Marsilas, la tête ensanglantée par sa chute, se releva pour monter sur le pont. Tout y était dans une confusion inouïe. Les matelots éperdus se précipitaient vers les chaloupes. Les lames se brisaient avec fureur sur cet écueil nouveau que leur opposait le navire naufragé. Les deux yeux lumineux de Tevenec et de l'île de Sein, ouverts sur l'*Alaska* avec une fixité implacable, semblaient lui reprocher de s'être jeté sur les dangers qu'ils avaient pour fonction de signaler. Erik, debout sur la passerelle et se penchant à tribord, cherchait à percer la nuit du regard et à mesurer l'étendue du désastre.

— Enfin, Monsieur, qu'y a-t-il donc ? lui cria le commandant encore à demi étourdi de sa chute.

— Il y a, monsieur, qu'en appuyant au sud-ouest, selon vos ordres, nous nous sommes jetés sur des brisants ! répliqua Erik.

Le commandant Marsilas ne dit pas un mot. Qu'aurait-il pu répondre ?... Il tourna sur ses talons et revint vers l'escalier.

Chose étrange, la situation était tragique et elle ne semblait pas immédiatement périlleuse. L'immobilité même du navire, la présence de ces deux feux, le voisinage de la terre qui ne se révélait que trop par ces roches entre lesquelles l'*Alaska* se trouvait pris comme dans une pince, — tout concourait à faire de ce désastre une aventure encore plus morne qu'effrayante. Erik, pour son compte, n'y voyait qu'un fait : l'expédition arrêtée court, l'occasion perdue de retrouver Patrick O'Donoghue !...

Il n'avait pas plutôt laissé échapper la réponse un peu vive, dictée par l'amertume dont son cœur était rempli, qu'il l'avait regrettée. Il quitta donc la passerelle pour redescendre sur le pont et chercher des yeux son chef, avec l'intention générale de le reconforter, s'il était possible.

Mais le commandant avait disparu, et trois minutes ne s'étaient pas écoulées qu'une détonation retentit dans sa chambre.

Erik y courut. La porte était fermée intérieurement. Il l'enfonça d'un coup de pied.

Le commandant Marsilas gisait sur le tapis, le front ouvert et fracassé, un revolver dans la main droite.

Voyant le navire perdu par sa faute, il s'était fait sauter la cervelle. La mort avait été instantanée. Le docteur et M. Bredejord, accourus derrière le jeune lieutenant, ne purent que la constater.

Mais l'heure n'était pas aux vains regrets. Erik, laissant aux deux amis le soin de relever le cadavre et de le déposer sur la couchette, avait le devoir de remonter sur le pont et de songer au salut de l'équipage.

Comme il passait devant la cabine de M. Malarius, l'excellent homme, réveillé par l'immobilité du navire ou par le coup de feu, ouvrit sa porte et passa au dehors sa tête blanche, coiffée de l'inévitable bonnet de soie noire. Depuis Brest il n'avait pas cessé de dormir et ne s'était aperçu de rien.

— Eh bien ! qu'est-ce donc ?... Qu'y a-t-il ? demanda-t-il avec douceur.

— Ce qu'il y a ? lui répondit Erik. Il y a, mon cher maître, que l'*Alaska* est à la côte et que le commandant vient de se tuer !

— Oh ! s'écria M. Malarius au comble de la surprise. Mais alors, mon enfant, adieu notre expédition !

— Ceci, cher maître, est une autre affaire, répliqua Erik. Je ne suis pas mort, moi, et tant qu'il me restera un souffle de vie, je dirai : En avant ! (1)

FIN.

(1) L'épisode qui fait suite à l'*Épave du Cynthia* a pour titre : *Le Secret de Patrick O'Donoghue*, et paraîtra dans notre prochaine livraison.

A VENDRE DANS TOUS LES DEPOTS DE
JOURNAUX

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

Publiée par POIRIER, BESSETTE & Cie.

NUMEROS PARUS

- | | |
|-----------------------------------|------------------------------------|
| 1. LA GOELETTE MYSTERIEUSE | 9. LE BANQUIER DES PIRATES |
| 2. UN REVENANT | 10. L'ARCHIPEL EN FEU. |
| 3. LA JEUNE SIBERIENNE | 11. TANCREDE DE ROHAN |
| 4. LA FEMME AU DOIGT COUPE | 12. NORA |
| 5. LES TROIS CHERCHEURS DE PISTES | 13. LE PETIT VIEUX DES BATIGNOLLES |
| 6. LA PERLE NOIRE | 14. UNE PASSION INDIENNE |
| 7. TOLLA. | 15. L'EPAVE DU CYNTHIA |
| 8. L'ABIME. | |

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS EST PUBLIEE AUX PRIX SUIVANTS:

UN AN - - \$2.50 { STRICTEMENT
PAYABLE D'AVANCE } SIX MOIS - \$1.25

Le Numero, 5 Cents.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires

FERMIERS DE LA CIRCULATION DE "LA PRESSE"

1540 — RUE NOTRE-DAME, MONTREAL — 1540